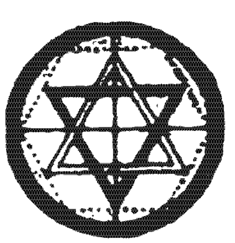
L'Initiation



Revue philosophique des Hautes Études

PUBLIÉE MENSUELLEMENT SOUS LA DIRECTION DE

PAPUS I. ✠ O. ✠

Docteur en médecine — Docteur en kabbale

54me VOLUME. — 15me ANNÉE

SOMMAIRE DU N° 6 (Mars 1902)

Tout ce qui concerne la Rédaction et les Échanges doit être adressé 87, boulevard Montmorency, à Paris. Téléphone — 690-50

ADMINISTRATION — ABONNEMENTS — ANNONCES

LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF

PARIS — 50, Chaussée-d'Antin, 50 — PARIS

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'*Initiation* est l'organe principal de cette renaissance spiritualiste dont les efforts tendent :

Dans la Science, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'*un même ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie, à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une Synthèse unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *cléricalisme* et le *sectarisme* sous toutes leurs formes ainsi que la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie, phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 60 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

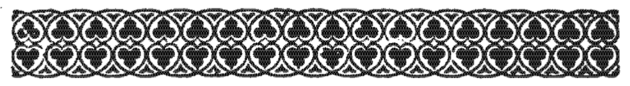
La première partie (*Exotérique*) expose aux lectrices ces questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

L'*Initiation* paraît régulièrement du 15 au 20 de chaque mois et compte déjà quatorze années d'existence.— Abonnement : 10 francs par an.

(Les collections des deux premières années sont absolument épuisées.)



PARTIE EXOTÉRIQUE

Les Phénomènes Psychiques

ILLUSTRÉS

Nous commençons aujourd'hui une série d'études qui, nous en sommes convaincus, intéressera nos lecteurs, aussi bien nouveaux qu'anciens. Il s'agit d'une analyse commentée et illustrée des principaux phénomènes psychiques qui feront l'objet des recherches de la Science officielle de demain et qui ont fait les délices des expérimentateurs indépendants jusqu'à ce jour. Nous donnerons autant que possible, et avec la plus grande impartialité, toutes les principales théories mises en avant pour expliquer chaque phénomène. Bien mieux, comme il était inutile d'illustrer, dans la majorité des cas, la théorie de l'Occultisme, nous avons rappelé dans les illustrations la théorie spirite qui se prête tout particulièrement aux développements imaginatifs de l'artiste. Enfin nous tenons tout spécialement à remercier l'artiste qui nous a gracieusement dessiné les jolies gravures qui illustreront nos explications techniques.

Inutile de dire que l'Initiation se réserve absolument la propriété de cette publication et que toute

reproduction en est interdite sans une autorisation spéciale pour ces articles.

Nous étudierons à propos de chaque phénomène :

1° Le fait en lui-même ;

2° Ses conditions physiologiques et psychologiques de production ;

3° Quelques exemples typiques ;

4° Les théories avancées pour l'explication du phénomène par la fraude ou la suggestion ou l'hallucination, par les Ecoles spirites, par les Ecoles occultistes, par les traditions religieuses et par le clergé catholique.

Nous débuterons par un des faits les plus fréquents et souvent les plus inexplicables. Ce sont ceux qui se rapportent aux « Maisons Hantées ». Notre dessinateur a parfaitement rendu le caractère souvent grotesque de ce genre de faits dans le cliché classique de la famille brusquement réveillée par un carillon persistant et sans cause physique apparente.

Le fait en lui-même revêt les formes les plus diverses. En général, les sonnettes se mettent brusquement à tinter sans cause physique apparente, les objets mauvais conducteurs de l'électricité se déplacent ou se brisent avec fracas, des voix peuvent se faire entendre et être perceptibles pour plus de dix personnes en même temps (cas de Valence-en-Brie) ; le tout sans conditions d'obscurité ni d'état spécial des assistants, car ces faits se passent aussi bien en plein jour et *coram populo* que le soir ou la nuit.

Les conditions physiologiques se réduisent à une recherche relativement facile : trouver le médium

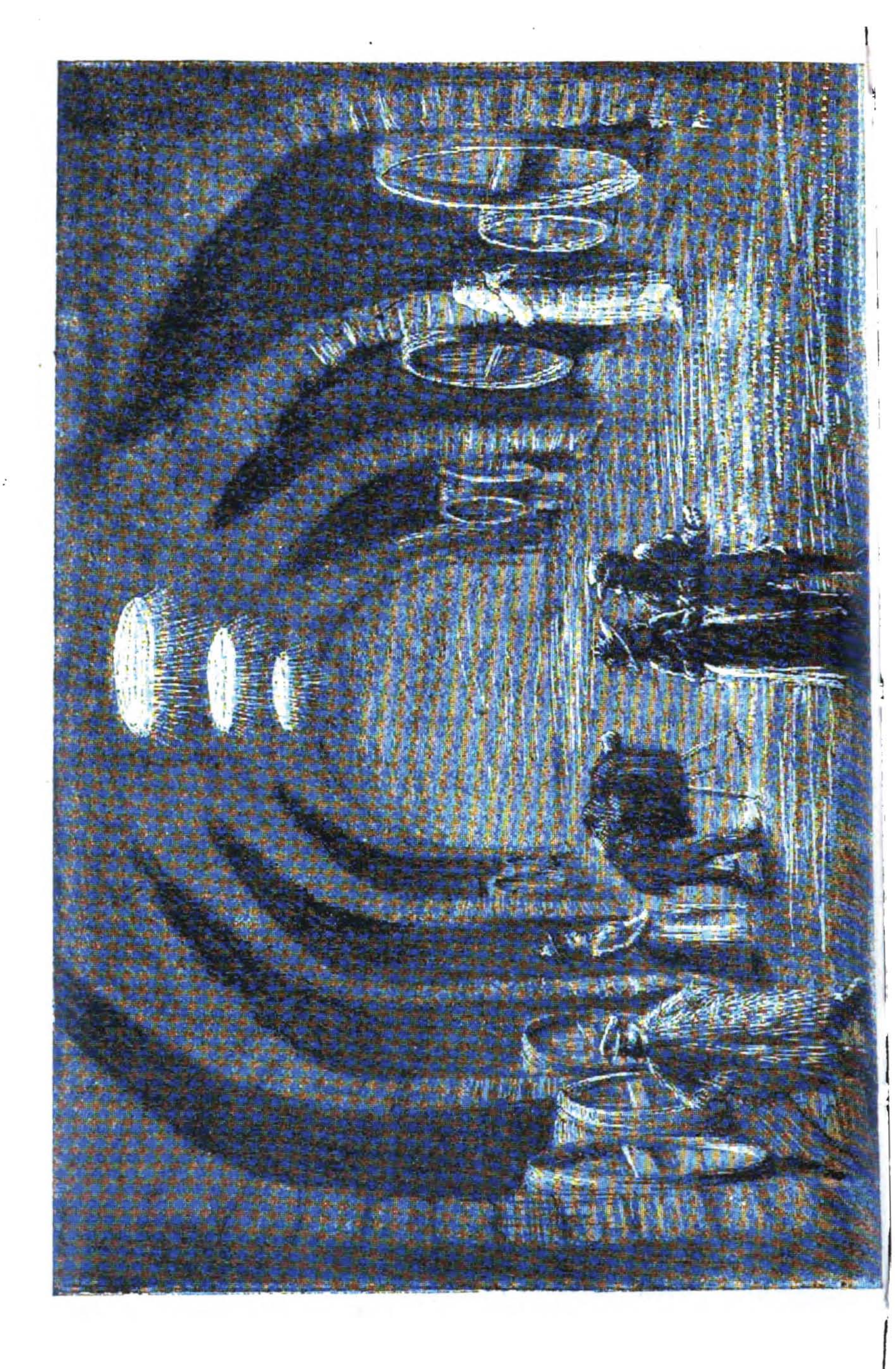
conscient ou inconscient qui existe toujours. Lorsque les faits ne permettent plus de chercher l'explication dans la fraude grossière ou dans la mise en jeu de procédés purement physiques, il faut découvrir la petite bonne nerveuse, l'enfant maladif, la jeune femme anémique ou l'homme exalté qui fournit sa force psychique en soutien aux faits qui sont constatés avec tant d'étonnement par les profanes.

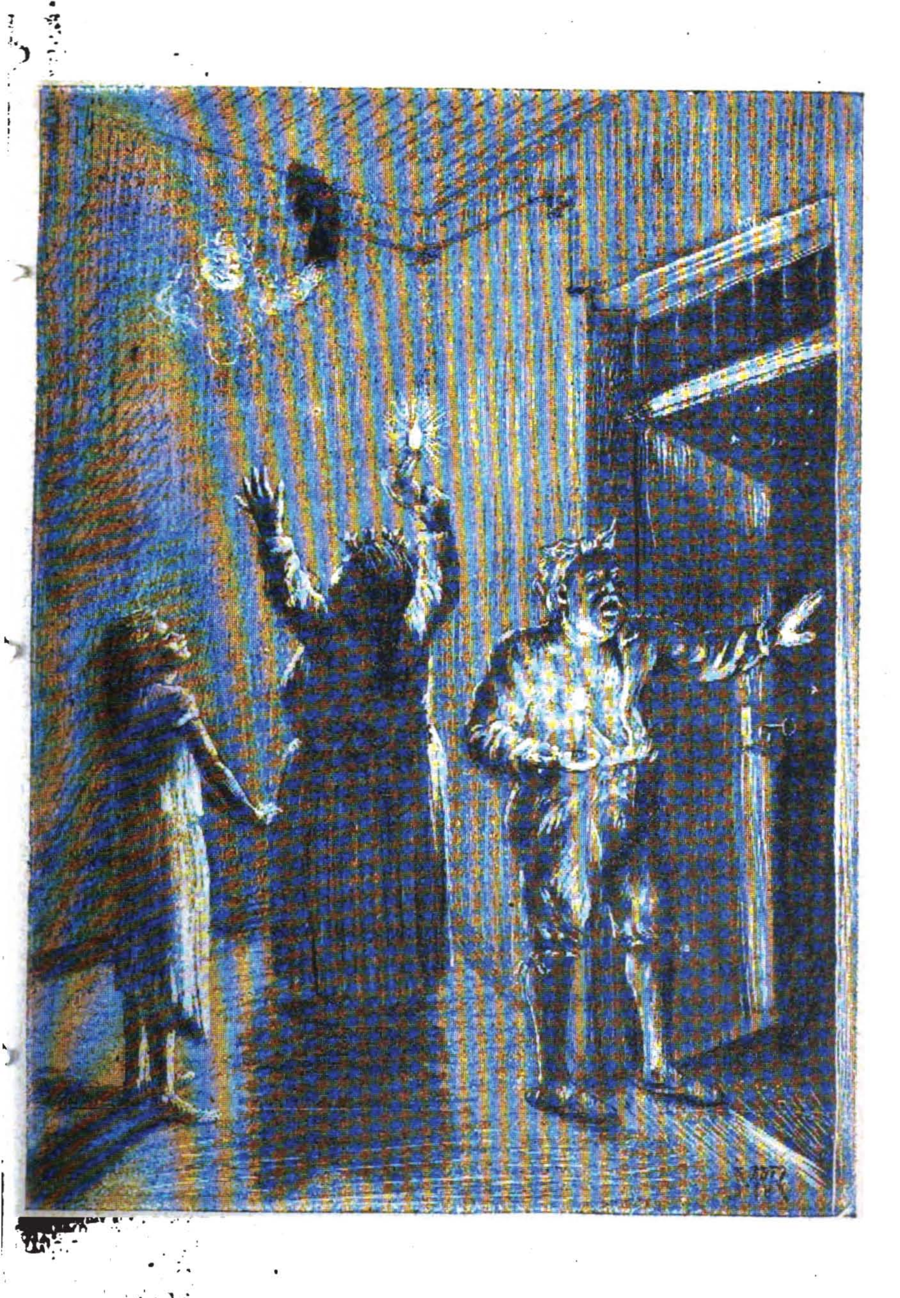
Les faits que nous citerons sont aussi nombreux que les causes accessoires du phénomène, et il faut avant tout les dégager de leur langue mystérieuse, reléguer à son plan, souvent hypothétique, l'action des Esprits hanteurs et déterminer avant tout les conditions du phénomène par rapport aux lois de l'électricité qui s'exercent d'une façon toute spéciale dans ce cas.

Les Faits. — Les phénomènes de Valence-en-Brie sont très intéressants pour les occultistes. Une maison, jusque-là tranquille, de ce village de 700 habitants, dans laquelle se trouvent deux bonnes, une jeune femme malade et ses deux enfants, est tout à coup le siège de faits troublants que nous allons énumérer.

1° Tout d'abord une grosse voix très forte et proférant de grossières injures est entendue par une bonne dans la cave. Cette voix fait un tel vacarme, que douze voisins entrent et constatent le fait.

2° Les jours suivants, « la voix » continue à se faire entendre, mais gagne la maison, si bien que, huit jours après le début du phénomène, la voix pouvait être entendue, non seulement dans la cave, mais





encore dans le vestibule, à l'entrée, dans la cuisine et dans toutes les pièces du premier étage.

La voix semble partir de terre, mais le timbre est si élevé et elle éclate dans tant d'endroits différents, que toute supercherie semble impossible.

Outre les injures, cette voix profère des menaces de mort contre la jeune femme alitée depuis huit mois. Cette pauvre femme est l'objet de tracasseries variées.

3° Enfin d'énormes planches sont, à trois reprises, transportées ainsi qu'un tonneau d'un bout à l'autre d'une cave, les meubles sont renversés dans les pièces inoccupées, les objets sont bouleversés un peu partout.

4° Et pour couronner le tout, à partir du quatorzième jour de persécution, les carreaux de la maison volent un à un en éclats, en plein jour, à 4 heures de l'après-midi et sous les yeux des locataires ahuris.

A tel point que la justice est saisie d'une plainte régulière de la part de M. Lebègue.

Recherche de faits analogues. — Nos lecteurs connaissent presque tous l'histoire des faits arrivés, en 1850, au presbytère de Cideville, et rapportés par un témoin oculaire, Eudes de Merville, dans son ouvrage sur *les Esprits*, pages 331 et suivantes.

Un berger nommé Thorel, après s'être mis en contact par le toucher avec un des enfants élevés au presbytère, est parvenu à produire dans ce presbytère des faits absolument étranges. Blessé par une pointe d'acier, il vient demander pardon et cherche néanmoins à recommencer son action. De là des coups de

bâton donnés par le curé et un procès qui perdit Thorel sur la déposition de plus de quatre-vingts témoins.

On trouvera aussi et peint de façon magistrale le récit de ces faits dans l'important ouvrage de Stanislas de Guaïta sur *le Serpent de la Genèse*, que presque tous nos lecteurs possèdent déjà. Nous citerons donc seulement les faits qui éclairent ceux de Valence-en-Brie.

CIDEVILLE. — Tout aussitôt après la rentrée de cet enfant, une espèce de trombe ou bourrasque violente vient s'abattre sur le malheureux presbytère, puis, à la suite de cette bourrasque, des coups semblables à des coups de marteau ne cessent de se faire entendre dans toutes les parties de la maison, sous les planchers, sous les plafonds, sous les lambris (p. 237).

Pendant que ces bruits mystérieux poursuivent leur incessant concert, pendant qu'ils se font entendre à chaque point indiqué, ou reproduisent en cadence le rythme exact de tous les airs qu'on leur demande, *les carreaux se brisent et tombent en tous sens*, les objets s'agitent, les tables se culbutent ou se promènent, etc. (p. 338).

On se munit de très longues pointes, et partout où le bruit se fait entendre on les enfonce le plus lentement possible. Mais, comme il est difficile de frapper juste, en raison de la subtilité de l'agent, plusieurs pointes sont enfoncées sans résultat apparent, et l'on va probablement y renoncer lorsque, tout à coup, une d'elles ayant été chassée plus habilement que toutes les autres, *une flamme vient à jaillir* et, à la suite de

cette flamme, une fumée tellement épaisse, qu'il faut ouvrir toutes les fenêtres.

La fumée dissipée et le calme succédant à une si terrible émotion, on revient à un mode d'adjuration qui paraît si sensible. On reprend les pointes et on enfonce; *un gémissement se fait entendre;* on continue, le gémissement redouble; *enfin on distingue positivement le mot* PARDON.

« Pardon, disent ces messieurs; oui, certes, nous te pardonnons, et nous ferons mieux: nous allons passer la nuit en prières, pour que Dieu te pardonne, et sur terre... mais à une condition, c'est que, qui que tu sois, tu viendras demain toi-même en personne, demander pardon à cet enfant.

— Nous pardonnes-tu à tous ?

— Vous êtes donc plusieurs ?

— Nous sommes cinq, y compris le berger.

— Nous pardonnons à tous (p. 343). »

Le lendemain dans l'après-midi on frappe à la porte du presbytère; elle s'ouvre, et Thorel se présente; son attitude est humble, son langage embarrassé, *et il cherche à cacher avec son chapeau des écorchures toutes saignantes qui couvrent son visage* (p. 343).

A ce fait nos lecteurs peuvent ajouter :

La sorcière tuée par un coup de sabre en faisant une tentative analogue à celle de Thorel (dans ma *Magie pratique*).

Une maison hantée sous l'influence d'un mulâtre à Buenos-Ayres. Correction de l'auteur de la plaisanterie grâce aux conseils de notre délégué là-bas, M. Girgois. (*Initiation*, août 1895, pp. 178 et suivantes.)

CARREAUX BRISÉS (1849). — Non content de déplacer les casseroles et la vaisselle, de faire voyager des grils d'un bout à l'autre de la cuisine, de tourmenter de toute manière les malheureux domestiques, qui dépérissaient à vue d'œil et parlaient sérieusement de déguerpir, le lutin se mit en devoir de *frapper à coups redoublés contre les murs*.

Les recherches impatientes des maîtres étaient toujours vaines, et les détonations infernales alternaient peu agréablement avec les sonneries fantastiques, lorsqu'il se produisit un troisième phénomène, plus étonnant que tout le reste. *Un carreau se brisa spontanément, puis un second, puis un troisième, jusqu'à cinq dans la même journée*, à deux pas et sous les yeux de cinq ou six personnes rassemblées autour d'une table sur laquelle tombaient des éclats de vitres sans qu'on trouvât trace du moindre projectile. Le plus surprenant, c'est que ces vitres étaient pour la plupart, non pas brisées, mais trouées comme par l'effet d'une balle.

(*Gazette des Tribunaux*, 20 décembre 1849, cité par Merville, p. 369.)

MAISON HANTÉE EN 1846 A PARIS, PRÈS DE LA SORBONNE. — C'est cette maison, éloignée de la rue d'une certaine distance et séparée des habitations en démolition par les larges excavations de l'ancien mur d'enceinte de Paris, construit sous Philippe-Auguste et mis à découvert par les travaux récents, qui se trouve chaque soir et toute la nuit assaillie par une grêle de projectiles qui, par leur volume, par la violence avec

laquelle ils sont lancés, produisent des dégats tels, qu'elle est percée à jour, que les châssis des fenêtres, les chambranles des portes, sont brisés, réduits en poussière, comme si elle eût soutenu un siège à l'aide de la catapulte ou de la mitraille.

D'où viennent ces projectiles, qui sont des quartiers de pavé, des fragments de démolition, des moellons entiers, qui, d'après leur poids et la distance d'où ils proviennent, ne peuvent évidemment être lancés de main d'homme ? C'est ce qu'il a été jusqu'à présent impossible de découvrir. En vain a-t-on exercé, sous la direction personnelle du commissaire de police et d'agents habiles, une surveillance de jour et de nuit, en vain le chef du service de la sûreté s'est-il rendu avec persistance sur les lieux, en vain a-t-on lâché chaque nuit dans les enclos environnants des chiens de garde, rien n'a pu expliquer le phénomène que, dans sa crédulité, le peuple attribue à des moyens mystérieux ; les projectiles ont continué de pleuvoir avec fracas sur la maison, lancés à une grande hauteur au-dessus de la tête de ceux qui s'étaient placés en observation jusque sur le toit des maisonnettes environnantes, paraissant provenir d'une très grande distance et atteignant leur but avec une précision en quelque sorte mathématique.

. . . .

A onze heures, alors que des agents étaient échelonnés sur tous les points avoisinants, une pierre énorme est venue frapper à la porte (barricadée) de la maison. A trois heures le chef intérimaire du service de la sûreté et cinq ou six de ses subordonnés étant occupés

à s'enquérir près des maîtres de la maison de différentes circonstances, un quartier de moellon est venu se briser à leurs pieds comme un éclat de bombe.

Qui accusait-on de produire ces phénomènes faute de rien trouver? *Le propriétaire de la maison.* Ecoutez son interview par de Merville :

« Mais croiriez-vous bien, Monsieur, qu'ils ont eu la *simplicité* de m'accuser de tout cela, moi, le propriétaire, moi qui ai été plus de trente fois à la police pour la prier de me débarrasser ; moi qui, le 29 janvier, ai été trouver le colonel du 24e qui m'a envoyé un peloton de chasseurs ?

« Et puis, une *supposition encore que ce fût moi qui me démolisse* : dites donc un peu, est-ce que j'aurais meublé ma maison tout exprès, avec de beaux meubles tout neufs comme je venais de le faire un mois auparavant ? Est-ce que j'aurais laissé tout mon petit mobilier dans ce buffet à glace que les pierres semblaient ajuster ?

« Et moi donc, est-ce que je n'aurais pas commencé par me mettre à l'abri ? Est-ce que les pierres ne tombaient pas sur moi encore plus rudement que sur les autres ? Tenez, voyez encore cette blessure près de la tempe; savez-vous bien que je pouvais y rester ? Ah ! Monsieur, il faut convenir qu'il y a des gens qui sont drôles. » — (*Gazette des Tribunaux*, cité par de Merville, pp. 380 et suiv., 2 février 1846.)

Presque toutes les écoles spiritualistes sont d'accord sur l'existence du médium humain dans les faits de maisons hantées.

Cependant, en laissant de côté la fraude et l'action des mauvais plaisants, qui est toujours évoquée par les autorités judiciaires entourant la maison de gendarmes pour pincer « le mauvais farceur », et cet argument des intelligences « modestes » est aussi celui des ignorants, des « esprits forts » et des jeunes journalistes, en mettant, dis-je, de côté ces explications hâtives, nous trouvons bien des solutions du problème.

Pour le spirite, c'est un esprit désincarné qui se venge ou cherche à manifester sa présence ; pour les traditions populaires, c'est une âme criminelle ou souffrante, condamnée à rester dans les sphères terrestres. Pour les catholiques, c'est 99 fois sur 100 le « Diable » (pas celui de Leo Taxil). Quant aux occultistes, ils ont à rechercher :

1° Le médium producteur de la force psychique mise en action ;

2° L'auteur de l'accaparement de cette force psychique, qui peut appartenir soit au plan physique (sorcier, amoureux, aliéné ou exalté), soit au plan astral (élémentaire, larve, ou esprit véritablement humain) ;

3° Le lien entre la cause spirituelle et le médium (volt, animal), ou être magnétisé ou sectarisé ;

4° Les voies suivies dans les divers plans pour unir la cause à l'effet au travers du médium.

On voit par là la minutie des analyses que l'occultiste est appelé à établir dans des cas de ce genre.

PAPUS.



PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

Cette partie est ouverte aux écrivains de toute École, sans aucune distinction, et chacun d'eux conserve la responsabilité exclusive de ses idées.

LETTRES MAGIQUES

PROLOGUE

Mon ami Désidérius, mort il y a de longues années, était un personnage fort bizarre, si l'on veut désigner de ce mot une originalité d'une logique implacable qui ne consulte qu'elle-même pour se conduire dans l'Univers. Il était né pauvre, mais son application précoce et son intelligence des affaires lui permirent de réparer assez vite cet oubli des bonnes fées! Comme je le vis, au collège, désorienter la routine pédagogique, de même continua-t-il dans la vie à taillader les quinconces et à saccager les parterres de ce beau parc qu'est la bourgeoisie moderne. Lassant la rouerie comme le formalisme, il allait toujours au but par une combinaison d'aspect puéril, et personne ne voyait l'acuité de son regard, mais tout le monde s'exclamait : A-t-il de la chance!

Autres inquiétudes pour les sympathies commerciales et les curiosités voisines : à quoi les bénéfices respectables de la maison Désidérius étaient-ils employés? On organisa des surveillances savantes pour découvrir celle d'entre les femmes de ses amis qu'il préférait; de gais compagnons de brasserie, à qui

la curiosité inspira des ruses de trappeur, le filèrent les soirs de pluie aux music-halls, ou les matins de ses fréquentes courses dans la banlieue : rien, pas le moindre trottin à l'horizon, point d'accorte soubrette dans son *home*, pas même le soupçon de ces vices esthétiques dont l'Allemagne, la France et l'Angleterre se renvoient le nom.

Le hasard servit beaucoup la curiosité de nos enquêteurs; l'un d'eux menant sa famille au bassin du Luxembourg, tel une mère cane ses petits, aperçut au coin du Pont-Neuf Désidérius les bras chargés de vieux livres, courber sa haute taille sur les boîtes des bouquinistes; le mot de l'énigme était trouvé : notre homme devait être quelque chercheur de chimères biscornues, collectionneur maniaque ou fantasque érudit.

Sans lasser plus longtemps la patience du lecteur bénévole, je lui révélerai que Désidérius collectionnait de vieux bouquins. Quels étaient-ils? Jamais je n'ai pu le savoir. Quand les lisait-il? Mystère! Dans quel but? Impénétrable comme une volonté providentielle.

Les hasards du noctambulisme nous firent rencontrer; la première parole qu'il m'adressa fut pour rectifier une erreur de diagnostic que je venais de commettre en déchiffrant d'hypothétiques hiéroglyphes dans la main molle d'une fille; il dut piquer ma curiosité au premier mot; son système de chiromancie n'était ni celui de Desbarolles ni celui de D'Arpentigny, et ne concordait avec les leçons d'aucun des vieux maîtres du seizième. Il avait une façon de lire

dans la main, en la regardant de haut, qui me rappelait celle des gypsies d'Angleterre, et je sus plus tard que son système était celui des Tantriks indous.

Un curieux de choses rares, tel que moi, ne pouvait s'attacher à cette piste inexplorée ; mais Désidérius, fort malin ne se laissa point prendre à la diplomatie de mes conversations ; il les ramenait toujours vers le terrain monotone des affaires et de la vie banale, des thèmes vulgaires d'où sa singulière perspicacité faisait jaillir des rapprochements inattendus et des analogies instructives. C'était là en effet le caractère de son esprit : il semblait posséder une circonvolution cérébrale nouvelle qui pénétrait le tréfonds des êtres — une loupe qui, faisant abstraction des différences, ne laissait apparaître aux yeux de l'observateur que les similitudes des objets les plus divers par l'extérieur.

Il devait connaître la loi des choses, et savoir les grouper selon leur genèse intérieure ; on l'eût dit semblable au voyageur se reposant sur le faîte d'une montagne et prenant d'en haut une vue claire et réelle du pays dont, perdu dans la vallée, il n'avait aperçu que des aspects sans cohésion.

Ce spectateur solitaire de la vie ressemblait à un lord : de haute taille maigre, la figure rase, la peau brune et les cheveux châtains, toujours vêtu d'étoffes aux couleurs indécises, on l'eût dit descendu d'un cadre de Rembrandt. Il paraissait ensommeillé ; parlant sans éclat, riant peu, et sous son air spleenétique, cachant une endurance extraordinaire à la fatigue physique comme au travail de bureau. Je ne vis jamais chez Désidérius le signe d'une passion quelconque :

en face des maladresses ou de la mauvaise volonté, sa voix devenait plus caressante et son front plus serein : mais l'obstacle s'évanouissait toujours rapidement par une circonstance de hasard : alors il en faisait le texte d'une petite leçon de psychologie des gens ou même des choses, car c'était là une de ses théories favorites que les événements vivent, qu'ils ont leur anatomie, leur physiologie et leur biologie, et qu'on peut les gouverner comme on arrive à bout d'un enfant indocile et capricieux.

Vers cette époque, je m'épris d'un beau zèle pour les études historiques et archéologiques ; et je portai plus particulièrement mes recherches sur la corporation mystérieuse des Templiers. Tous les historiens s'accordent à faire de cet ordre une société d'hommes d'affaires adroits, ambitieux et avides; je fus bientôt convaincu de la fausseté de cette opinion. Grâce à d'anciennes amitiés, j'avais mes entrées libres dans les bibliothèques privées de certains érudits d'Allemagne et d'Angleterre ; et c'est là que d'heureuses découvertes me donnèrent l'orgueil d'étonner le monde savant par une thèse originale et neuve. Je pus reconstituer leurs rites, dévoiler ce qu'était le trop fameux Baphomet dégénéré en le petit chien Mopse du XVIIIe siècle, faire connaître les travaux effectués dans les commanderies et la raison des architectures imposantes de ces primitifs maçons.

Un soir, je racontais mes travaux à Désidérius, pensant en moi-même l'étonner et tout prêt à le complimenter, lorsqu'il répondit à l'une de mes périodes :

« C'est très bien d'avoir travaillé cette question : votre idée est ingénieuse, mais vous ne l'épuiserez jamais entièrement parce qu'il vous manque la thèse métaphysique de votre antithèse physique. »

Je ne compris pas et j'interrogeai :

— Une thèse métaphysique?

— Oui, si la terre existe, c'est parce qu'il y a des cieux, et si les cieux s'élèvent au-dessus de nos têtes, c'est parce que la terre est sous nos pieds, expliqua Désidérius avec un demi-sourire. — Je vous donne là des formules trop générales; vous n'avez pas encore l'esprit habitué à saisir d'un coup les rayonnements d'une idée; c'est cependant une chose nécessaire. Ainsi, pour la question qui nous occupe, vous n'avez pas fait cette simple remarque que, si les Templiers ont donné lieu à une légende, cette légende est leur fantôme réfléchi, leur contraire analogique. Si donc on les croit une association de changeurs et de banquiers, c'est que leurs richesses réelles venaient d'une tout autre source; si l'on sait vaguement ce qu'ils faisaient dans les salles hautes de leurs forteresses, c'est que l'on ignore tout à fait l'usage de leurs caves et de leurs galeries souterraines où circulait, active et insaisissable, la véritable vie de l'Ordre.

Voilà ce que vous auriez pu voir.

— Votre idée est pour le moins originale, lui répondis-je; mais sur quels documents précis l'appuyer? En avez-vous des preuves?

— Mon cher ami, répliqua Désidérius, en tirant de sa pipe d'égales bouffées, toute notion intellectuelle a autant et plus de réalité que cette table de marbre, ou

cette tasse à café; mais il est beaucoup de choses que les gens n'ont pas besoin de savoir; nos yeux sont conformés pour recevoir une telle quantité d'énergie lumineuse; mais vous savez bien qu'un éclat trop brillant nous aveugle. Toute chose est parfaite dans l'univers.

— Et ces documents?

— Oh! nous verrons plus tard; il faut que vous vous débarrassiez au préalable d'un certain acquis mental qui, loin de vous aider, vous crée un mur. Si vous voulez vivre, commencez par tuer le vieux monstre qui est tapi en vous.

— Allons, voilà que vous allez me faire de la mystique. J'ai lu Jacob Bœhme, le cordonnier...

— Mais vous ne l'avez pas conçu?

— Et vous?

— Oh moi! il faut bien se donner un intérêt dans la vie.

— Mais enfin verrai-je un jour vos documents? Je suis certain que vous devez posséder des trésors; pourquoi ne consentiriez-vous pas à m'en faire voir un petit coin? Vous savez que je connais lord L*** qui a dans les *Highlands* un si beau manoir et de si belles antiquités druidiques. J'ai pénétré dans la bibliothèque de M. S*** qui a passé sa vie à collectionner des manuscrits thibétains, dans celle triplement formée du professeur K*** de Nuremberg où toute la mystique occidentale se trouve avec l'histoire, des sociétés secrètes; j'ai...

— Vous avez vu également la collection d'Abraxas du prince romain C***, et quelques autres endroits

fermés ont reçu encore votre visite, ajouta Désidérius d'un ton placide, je le sais ; c'est à moi que ces diverses personnes se sont adressées lorsqu'il a fallu avoir des renseignements ; et vous vous trouvez déjà mon débiteur... Attendez un peu, je pense n'avoir plus beaucoup de temps à vivre ici-bas. Je vous donnerai du travail pour après ma mort comme je vous en ai déjà donné de mon vivant.

Et mon bizarre compagnon, ayant rallumé sa pipe, me souhaita une bonne nuit, bien qu'il fût à peine une heure après midi, et disparut dans la foule.

— Quel dommage, murmurai-je, qu'un tel homme aime à faire poser ses contemporains ! Au fond, je vais le soigner, parce qu'il doit certainement avoir des trésors dans sa bibliothèque.

*
* *

Plusieurs semaines se passèrent sans revoir Désidérius, lorsqu'un matin je reçus un billet encadré de noir, m'annonçant sa mort subite ; pas d'indication de service funèbre ; seulement, ajoutés à la main, ces simples mots : Rendez-vous rue du Champ-d'Asile à 5 heures du matin.

— Cet homme ténébreux a donc des accointances avec les F∴ M∴ ? pensai-je aussitôt.

Au lieu indiqué, je trouvai dans une salle basse quelques hommes, entre lesquels je reconnus le comte Andréas de R., ce fastueux dandy, qui avait dissipé une fortune séculaire avec la belle Stella, disparue depuis ; il y avait aussi un Hindou barbu, un Allemand à lunettes et un des seuls représentants que

j'aie jamais vu de l'antique race, presque éteinte, des montagnards chinois autochtones, un athlète de six pieds de haut, dont les yeux obliques conservaient une fixité gênante.

Toutes ces personnes paraissaient attendre quelqu'un ; nous étions en habit de cérémonie, que les Orientaux portaient avec autant d'aisance que l'ex-dandy.

Au bout d'un instant, la porte s'ouvrit, donnant passage à un homme de haute taille, dont l'aspect imposait l'attention et provoquait la curiosité ; il me parut le type accompli de la beauté occidentale ; son regard contrastait étrangement avec l'aspect viril de toute sa personne ; on eût dit les yeux d'un bambino, frais, jeunes, brillants ; ils avaient cette même fixité que ceux du Chinois ; tous les assistants le saluèrent avec une nuance de respect, et, prenant aussitôt la parole :

— Nous allons, dit-il, nous rendre de suite au domicile de Désidérius, où chacun recevra le legs qu'indique le testament ; vous savez qu'il faut aller vite. Du reste, tout doit être prêt.

Et, sur ces mots nous partîmes.

Une demi-heure après, arrivés chez le défunt, le mystérieux inconnu ouvrit la porte du petit hôtel, et nous trouvâmes dans le vestibule quatre énormes colis prêts à être emportés, qui furent attribués à chacun de nous.

— Voici, mon cher Andréas, toute la collection chimique de notre ami : installez le tout dans notre cave ; ayez bien soin d'être seul, et ajustez un verre violet à votre lampe, parce que vous trouverez un cer-

tain nombre de produits que les rayons rouges décomposent ; cette caisse renferme aussi les livres, les manuscrits et les clefs cryptographiques. Permettez-moi de vous recommander la patience.

— J'ai réservé au Swâmi les livres de physiologie et de psychologie, il y retrouvera les shastras secrets du sivaïsme ; sa caisse contient également tout ce qui est nécessaire à l'agencement d'une cellule souterraine, les gommes, les vernis, les couleurs spéciales, la terre d'alluvion, enfin la pierre noire et la sphère de cristal.

— Pour vous, mon cher magicien, voici tout le matériel de l'herméneutique occulte; les métaux sont alchimiquement purs, les plantes ont crû dans des terres préparées ; vous trouverez enfin les rituels schématiques de l'Occident.

Enfin, Monsieur, reprit l'inconnu en s'adressant à moi, je vous ai fait mettre de côté ce qui m'a semblé devoir vous intéresser le plus, c'est-à-dire une collection de documents inédits sur les sociétés secrètes de nos pays avec la description de leurs enseignements respectifs. Un tableau général vous donnera la marche de leur développement ; enfin, si jamais le désir vous naissait de vous mettre à l'œuvre, un petit cahier relié en parchemin vous indiquera les travaux préparatoires. Sur ce, Monsieur, vous allez, si vous le voulez bien, transporter ces objets et revenir ici pour la cérémonie funèbre.

***

Quelques heures plus tard, nous nous retrouvions

tous les six prenant place dans le nombreux cortège des amis du défunt que nous conduisions à sa dernière demeure. Les événements de cette matinée m'avaient plongé dans une surprise croissante; et tout ce décor de roman-feuilleton n'était pas sans jeter quelque ombre sur la joie que je ressentais de posséder enfin ces documents tant désirés : je bouillais d'impatience en attendant l'heure de la solitude où je pourrais enfin les voir.

Je me mis le jour même après dîner à déclouer la caisse. Elle était hermétiquement remplie de papiers, de livres et de dessins; j'y trouvai des raretés inconnues; une collection de miniatures de l'époque représentant les Grands Maîtres du Temple; des toiles peintes roulées, portraits de tous les personnages ayant eu un nom dans l'histoire de l'occultisme; les alchimistes étaient là, avec les astrologues, les magiciens, les kabbalistes et les mystiques. Je fis plus tard des recherches pour m'assurer de l'authenticité de ces peintures; les experts et les critiques d'art furent tous unanimes à la reconnaître. Il y avait là des incunables, des livres dont les collectionneurs ne connaissent dans toute l'Europe que deux ou trois exemplaires; enfin une série de soixante-douze tableaux peints représentant des suites de figures géométriques encadrés dans des guirlandes de roses et d'une sûreté d'exécution parfaite. Il y avait des lignes, des cercles, des triangles, des étoiles, des cubes dans toutes les positions, des figures de serpents comme sur les gemmes gnostiques, bref, tout un fouillis évidemment hermétique auquel je ne compris rien.

A ce moment, je m'aperçus qu'une odeur inconnue flottait légèrement par ma chambre; elle tenait de la myrrhe et de l'essence de rose, et paraissait provenir du vernis qui recouvrait la collection des soixante-douze tableaux hiéroglyphiques ainsi que les portraits et les reliures des livres; en examinant ce vernis odorant, je m'aperçus qu'il ne s'écaillait pas sous l'ongle et qu'il paraissait faire corps avec la substance qu'il protégeait.

— C'est une composition perdue, pensai-je, mais que l'on doit retrouver dans les livres de Lemnius ou de Porta; nous verrons cela plus tard, plutôt encore dans le gros in-octavo de Wecker...

L'odeur orientale continuait à pénétrer doucement l'air, et je crus sentir son action se porter sur moi d'une façon toute spéciale; ce n'était pas un engourdissement de la vie organique, ni un trouble de physiologie; ma tête restait libre, et mon pouls battait régulièrement; mais chaque fois que j'aspirais, avec une bouffée d'air, un peu de cet arome, je sentais à l'épigastre une douce chaleur et une sorte de rayonnement intérieur, comme l'absorption d'un vin généreux pourrait en faire naître; en même temps, mon système musculaire s'harmonisait dans une sorte de quiétude nouvelle et qui demande pour être comprise quelques mots d'explication.

Nous avons tous remarqué, au cours des actes ordinaires de notre vie, que nous dépensions beaucoup plus de force musculaire qu'ils n'en exigeraient exactement; nous sommes plus ou moins semblable au robuste garçon de labour qui dirige sans fatigue sa

charrue, mais qui sue à grosses gouttes lorsqu'il *met la main à la plume*; en un mot nous apportons à chacun de nos mouvements une sorte de raideur, de tension nerveuse, très fatigante, et qui perturbe l'harmonie de nos fonctions corporelles. Cela provient sans doute d'un manque de sérénité et de spontanéité; la civilisation a desséché le libre influx de la nature en nous; beaucoup des formes les plus vivantes de notre âme ont été froissées depuis des siècles sans nombre, et les atavismes de la gêne, de la restriction, de tous les antiphysismes de l'homme des villes, pèsent d'un poids inexorable sur ce bébé futur que portent trop rarement nos petites Parisiennes névrosées.

Cette état de fausse tension est perceptible par la détente qui s'opère lorsque nous prenons le soir, ou plus souvent vers le matin, quelques heures de sommeil inquiet; le corps semble avoir été délivré d'un moule constricteur, et les millions de petits êtres cellulaires qui le composent paraissent entrer dans une pause réparatrice. Telles sont du moins les impressions qu'éprouvent tous ceux qui ont l'habitude de s'observer eux-mêmes.

Or ce parfum produisait sur moi un effet exactement analogue; toutes mes articulations contractées semblaient se détendre comme sous les rayons d'un chaud soleil; ma vie physique semblait reprendre son amplitude, je sentais mon sang battre dans mes veines en ondes rythmiques, tandis qu'un frémissement intérieur centralisait ma force nerveuse comme pour quelque soudaine et toute proche activité. Dans l'examen de ces phénomènes nouveaux, mon regard

errait à l'aventure de mon bureau à mes livres, des livres à la lampe et de là aux moustaches raides de mon chat, juché en sphinx sur le large dossier d'une cathèdre ; lorsque, en reportant mes yeux sur l'un de ces tableaux symboliques, je m'attachai, avec le même plaisir que donne la contemplation d'une belle statue, aux lignes multicolores d'une grande étoile, analogue à celles que l'on voit dans les loges des maçons, portant à leur centre la lettre G∴, c'est ce signe que Faust appelle le Pentagramme et à qui les magiciens attribuent les vertus les plus extraordinaires.

Celui que je regardais se détachait en trompe-l'œil sur un fond dégradé, bleu obscur comme l'espace qu'aperçoivent les aéronautes au-dessus de la région des nuages. Il était rouge, bleu, vert, jaune et blanc ; les inégalités de l'éclairage en faisaient chatoyer les couleurs, et il me charmait littéralement, comme un objet quelconque enchante les rêves du haschichéen.

Autour de mon pentagramme flamboyaient, sur le fond bleu sombre, les lettres d'une inscription circulaire, écrite en une langue inconnue ; ce n'était ni le sanscrit, ni l'hébreu, ni l'arabe, ni le thibétain, ni aucun des dialectes hindous ; je ne me rappelais pas en avoir vu de semblables dans la *Stéganographie* ni dans la *Polygraphie* de ce Trittenheim appelé mal à propos Trithème, que l'on dit avoir appartenu aux sociétés les plus mystérieuses de son temps. Peut-être était-ce un des idiomes secrets de l'Inde, le parvi ou le senzar ; sans doute les manuscrits m'en donneraient-ils la clef ; et je commençais déjà d'appliquer mentalement à cette phrase les premières règles de la

cryptographie, lorsqu'une secousse intérieure retentit en moi, je sentis ma vie, condensée en sphéroïde, sortir par la gauche du plexus solaire; mon cabinet disparut de mon regard; je me trouvais dans une obscurité profonde, j'entendis deux ou trois accords d'une admirable harmonie; un point lumineux s'ouvrit devant moi comme un diaphragme irisé et je me trouvai dans une lumière violette, sur les dalles d'une chambre basse où flottaient des fumées lourdes et amères.

Je n'eus pas l'idée de m'enquérir du *modus operandi* par lequel j'étais amené sur cette scène inattendue; le spectacle que je contemplais m'interessait puissamment et centralisait toutes les forces de mon être.

Je n'étais pas seul : je comptai trois hommes vêtus de robes noires et cinq femmes en tuniques vert pâle. Au fond de la salle je discernai une sorte de pyramide basse formée de sept marches; à deux mètres au-dessus d'elle brillait, d'un éclat immobile, une petite lumière violette; chaque homme était entre deux femmes, et les huit personnages étaient disposés sur un triangle dont la pointe était la petite pyramide; les hommes reposaient chacun de leurs bras sur les épaules de leurs compagnes; ils avaient devant eux des trépieds où brûlaient des baies et des résines blanches; derrière nous, sur le sol, on avait disposé une ligne ininterrompue de pommes de pin.

J'essayai de distinguer les figures de mes compagnons de hasard; il y en avait de tout âge; mais une certaine uniformité de type les reliait. Les hommes étaient maigres, hauts et d'aspect douloureux; il y

avait trois femmes d'une beauté extraordinaire; brunes, pâles, la figure figée, les yeux fermés; elles dressaient, dans une immobilité statuaire, des visages de souffrance et d'accablement. Quelles douleurs indicibles devaient-elles porter? Du faix de quels péchés ne semblaient-elles point défaillir? Chez les deux plus âgées, la vie ne semblait plus être dans leurs corps, mais réfugiée tout entière dans la figure; dans les plis des bouches pâles logeait la résignation; sur les fronts sans rides, la seule lumière d'une fermeté inébranlable; dans les yeux, la splendeur du sacrifice secret; et je m'enfonçais tout entier dans un étonnement quelque peu craintif, lorsque, tout à coup — car j'avais conservé ce que les modernes appellent la pleine conscience à l'état de veille — les trois hommes commencèrent à proférer des phrases rythmiques.

Ah! quel mystère que leur voix!

Ils parlaient à l'unisson, dans une langue sonore, sourde et berceuse; en les écoutant, j'imaginais un bronze forgé par les Kobolds, avec les pleurs, les douleurs et les soupirs des hommes; un métal dur et brûlant, fluide et vibrant qui sonnerait des glas d'agonie basse, les hoquets d'un cœur torturé, les angoisses lentes, les peurs sans raison, comme un gong où passerait la plainte du vent d'hiver, les hurlements de la mer, ou le silence affreux des landes hantées. Ah! voici le cri d'une victime de l'Inquisition; voici le râle d'un cœur trompé; voici la plainte d'un supplicié d'Orient; voici l'affre d'une âme assaillie par les démons! Et chaque parole rebondissait sur mon être, me déchirant, me convulsant, me faisant

crier grâce vers les enchanteurs immobiles et glacés.

Au lieu du répit que j'espérais, la voix des cinq femmes vint aiguiser mon énervement. Elles chantaient par intervalles, donnant comme la couleur et des éclairs livides à l'eau forte monotone et vertigineuse déroulée par les hommes. La musique était aussi étrangère et indéfinissable ; elle m'obséda, et, implacable dans sa plainte, elle eut raison de l'attitude de défiance que j'avais prise dès le commencement de ce rêve singulier. Je laissai tomber ma prévention et aussitôt les symboles mystérieux entrèrent dans mon âme et s'y dénudèrent, mais, avec quelle vive énergie, avec quelle véhémence cruelle, avec quelle déchirante acuité ! Parvenu aux portes de la tombe, je ne repense pas encore sans frémir à cette nuit de mon âge mûr.

Le chant de ces femmes se tenait dans les hautes notes de supplication et de pénitence ; alors l'espace obscur devant mes yeux s'illuminait d'une étincelle d'étoiles, ou un éclair violet traversait des coins d'ombre ; c'était alors une âme affolée, déchirée dans ses entrailles, le désespoir inexprimable d'un éternel adieu aux êtres chers, et la flamme des brûle-parfums devenait vivante ; elle s'élevait toute droite comme l'humble et pur repentir du pécheur, ou elle se tordait comme la douleur d'un être tenaillé par les démons. Ah ! les affreux tableaux de soufre et de poix brûlants, décrits par le murmure monotone des prêtres, éclairés par les fers rougis, les ruisseaux de plomb fondu, les pierreries méchantes, les douloureuses voix féminines; la sensation d'immondes et visqueux contacts où glue toute la lèpre luxurieuse de l'humanité, les faces

spectrales de cynisme et de vice apparues sur le velours noir de l'air suffocant ; toute l'horreur des cauchemars monastiques était certainement là, m'excédait jusqu'à la nausée, me faisait crier grâce, allait me ruer sur les acteurs impassibles, lorsqu'un silence se fit plus effrayant dans sa nudité que l'inexprimable laideur de ces fantômes ; les flammes des brûle-parfums s'aplatirent vers l'intérieur du triangle, et, à la lueur éblouissante que jeta, avant de s'éteindre, la petite lampe violette, j'aperçus à mes pieds le corps de Désidérius ; je n'avais plus la force d'une résistance, lorsque les assistants se jetèrent, m'entraînant avec eux, la face contre le sol ; mon souffle presque suspendu allait caresser le visage du mort ; une sensation de fluide extraordinaire me traversa la colonne vertébrale, l'horreur entra dans mon être, mes dents se heurtèrent convulsivement, un craquement électrique se fit entendre à la fois aux quatre coins de la pièce. Je vis le sang jaillir de la bouche du cadavre, et je perdis connaissance ; je veux dire que toute la scène disparut de devant mes yeux comme avait fait ma chambre.

Il me semblait avoir perdu mon corps, ou plutôt chacune de mes facultés avait reçu une vie autonome, et chacune de mes émotions, chacun de mes désirs, s'envolait de moi comme un ange de jubilation ; je nageais au fond d'une mer de douceur et de repos, avec l'intuition d'un soleil resplendissant, sur la route duquel toutes mes aspirations me précédaient en m'ouvrant la voie. Les mystérieux opérateurs de la salle nocturne m'environnaient, transfigurés et ravis ;

et nous suivions, dans une allégresse silencieuse, l'âme de Désidérius revêtue de science et de volonté, allant recueillir dans la lumière de gloire le prix de ses travaux. Il me semblait deviner l'énigme de l'Univers ; avec une rapidité vertigineuse, je revoyais les spectacles de ma vie, j'en pénétrais le sens, je concevais l'action perpétuelle et vivifiante de Dieu dans la nature ; les hommes avec qui je parlais autrefois — comme tout était loin — m'apparaissaient comme des mots animés, révélateurs d'une volonté divine ; ils étaient moi-même et, en chacun d'eux, une des facultés de mon âme se reconnaissait avec admiration.

Tout à coup, un éclair éblouissant : je suis aveuglé ; je repasse dans une fulguration dans la salle obscure, c'est mon cabinet de travail avec sa lampe qui charbonne ; la petite pendule ne marche plus ; le chat est en catalepsie ; la même odeur subtile flotte dans l'air, et je meurs littéralement de faim et de fatigue. J'essaie de me lever du divan où ce rêve étrange m'a surpris, mes mains battent l'air pour aider l'effort impuissant des jambes, et leur geste fébrile ramène le petit cahier noir, dont l'inconnu m'avait recommandé la lecture. A la première page, une belle écriture de calligraphe a tracé un titre : *Lettres de Théophane à Stella*. Théophane ! *Celui qui voit Dieu !* Je ne raconterai pas toutes les réflexions que je fis le jour suivant ; elles m'induisirent en des aventures complexes qui influèrent considérablement sur le reste de mon existence ; comme je n'estime rien de meilleur au monde que le charme d'une vie active et mouvementée, je crois rendre service au public, ou

plutôt à cette petite partie du public qui sait retirer l'amande de son enveloppe amère, en lui donnant connaissance de ces lettres. Que les lecteurs en usent chacun pour le mieux, et je pense qu'ils tireront de leur étude quelque profit. SÉDIR.

Mes attaches avec l'Au-delà

NOTES AUTOBIOGRAPHIQUES

(*Suite*)

J'avais commencé ma lecture, lorsque, arrivé au passage qui m'intéressait et qui, en même temps, devait sûrement me peiner, brusquement je fus entouré comme d'un tourbillon de vent assez violent (or, notez que le temps était très calme); la lettre me fut comme enlevée des mains. J'étais sur la route nationale ; des champs labourables la bordaient des deux côtés, personne ne passait et jamais je ne pus retrouver un fragment de ma lettre : disparue, envolée dans un endroit où il était impossible de ne pas distinguer le moindre petit caillou !

Un seul coup de vent s'était fait sentir. — Coïncidence, dira-t-on. — Je l'admets. Mais, moi, qui me doute de ce que contenait le billet et pourquoi je ne devais pas le savoir, je crois, — mettons je suppose, — surtout au bruit de colère du coup de vent, qu'il y avait autre chose.

Plus tard, lorsque j'ai su ce qu'était un élémental,

un désincarné, mort par violence ou volontairement, une entité astrale, j'ai essayé de donner une meilleure solution à ce fait.

Ce qu'il y a aussi de bizarre, c'est que, du vivant de ma mère, j'ai voulu ramener la question plusieurs fois sur le contenu de sa lettre ; toujours elle a trouvé le moyen de l'éluder.

Peut-être est-ce ici le cas de mettre en scène la grande loi :

Destin. Providence. Libre arbitre.

Avec ces trois fils se tisse la vie de chaque humain.

Fatal est le destin. C'est la route droite qui doit être parcourue. Nous ne pouvons le comprendre, il est au-dessus de notre entendement. La cause première, en se manifestant, l'a pris pour Loi ; Elle le suit pour accomplir son cycle qui se terminera par la réabsorption du monde manifesté.

Si la route du Destin doit être suivie par tous, elle laisse à chacun, pour accomplir la course, le choix des moyens : vitesse, arrêts, chutes, retours, écrasements, emballements sont variables. Chacun, avec son libre arbitre, peut arriver comme il veut au but final.

Nos efforts seraient quand même souvent stériles, si, sous forme d'aide, la Providence ne venait à nous. Ce soutien est, pour ainsi dire, constant pour chacun ; il se manifeste de mille façons ; il est presque toujours discret, mais pourtant parfois presque visible.

Tous les plans se pénètrent ; Swedenborg l'a presque fait saisir. Le Ciel n'est pas en haut, mais ici, partout, l'enfer-purgatoire de même. Le divin nage dans le terrestre ; aussi la Providence sait faire appel

pour accomplir son action bienfaisante aussi bien au visible qu'à l'invisible : inspiration divine qui parle en nous,—rêves prophétiques qui nous avertissent,—aile d'ange qui nous protège.—Globe de feu qui nous entoure et paralyse le bras meurtrier qui va nous frapper, —élémentaire ou élémental qui accomplit un ordre et produit un de ces phénomènes dits inexplicables, contraires aux lois naturelles ; coup de foudre qui détruit un être méchant ; tout cela sont des manifestations de la Providence tendant à nous secourir.

Le Destin comportait que, vers la fin du XVIIIe siècle, naîtrait l'ère des grandes nations, et que la guerre broierait pendant un certain temps les peuples dans le gigantesque moulin de l'Europe.

Il envoya Napoléon comme meunier, mais la Providence, un jour, jugea que la trituration était suffisante ; le blé paraissait vouloir manquer et, dans la morne plaine du poète, il suffit d'un orage qui détrempa le sol, d'un fossé qu'on avait oublié de marquer sur une carte et de l'entêtement d'un général, dont le cerveau, peut-être obsédé par une idée-larve, se refusa à donner l'ordre de marcher, pour que le nouveau fléau de Dieu devienne à jamais un être inoffensif.

C'est l'histoire du grain de sable qui fausse l'immense machine ; de la phollade qui mine la falaise de granit et fera une mer d'un continent.

Dans mes souvenirs de prime jeunesse, je me rappelle qu'habitant alors la Franche-Comté, ma grand'-mère qui m'avait élevé, comme je l'ai déjà dit, avait souvent à franchir la petite rivière de la Lizaine sur

un bac à traille, pour se rendre à une dépendance de notre maison. Le pays était très industriel et le bac servait au passage des personnes, des charrettes et surtout à celui de lourdes voitures de charbon. Comme d'habitude, elle allait traverser, et le passeur même lui avait dit : « Allons, Madame V..., embarquez, je pars ! » Le bateau était encombré par un lourd chariot de houille avec son attelage. Elle allait prendre place, lorsque, se ravisant, elle répondit : « Mon petit-fils vient de me rejoindre, je ne l'attendais pas, je vais le reconduire à la maison ; non, je ne pars pas, ce sera pour votre prochain voyage. »

Et nous nous acheminâmes vers chez nous, moi lui serrant bien ses bras demi-nus. J'avais cette passion, ai-je aussi déjà dit, et c'est même pour cela que j'étais venu la retrouver, car elle était en train de jardiner et avait retroussé ses manches, lorsque, crac, le câble du bac se cassa et tout ce que contenait le bateau coula. Ma grand'mère venait d'échapper à une mort certaine.

Destin. — Un bac dont l'établissement est forcé en ce point. Un câble d'acier qui, en vieillissant, subira la loi de résistance amoindrie par le travail moléculaire du métal qui le compose ; d'où rupture un jour.

Libre arbitre. — De ma grand'mère : entrer ou ne pas entrer dans le bateau.

Providence. — Mon arrivée qui modifie juste à temps la première détermination émise par le libre arbitre.

Moyen (employé par la Providence). — L'utilisation de la sensation de plaisir que j'éprouvais à être près

de ma grand'mère, surtout lorsqu'elle avait une occupation que la forçait à découvrir ses bras.

Même ici j'ouvre une parenthèse en disant qu'il ne saurait être question de « fétichisme » en ce cas. Le fétichisme est un des pôles de la passion, mais l'autre est le plaisir, mêlé soit d'amour, soit de respect que l'on éprouve en admirant une partie du corps d'autrui, avec calme, sans hystérie.

Un père peut contempler les yeux de sa fille, même avec une certaine passion de satisfaction ; une mère peut éprouver un grand plaisir à caresser les boucles blondes et ondoyantes de la chevelure de son fils, sans pour cela qu'il y ait le moindre fétichisme.

Les conclusions à tirer, c'est que, dans le premier fait qui a donné lieu à ces développements assez longs, il s'est passé quelque chose d'anormal : la brusque disparition d'une lettre sous l'influence d'une cause normale, — le vent, — mais arrivant d'une façon anormale et agissant de même.

C'est le fait providentiel. Il ne resterait qu'à établir si un être invisible a agi par lui-même ou a influencé un agent naturel (l'air) pour agir. Si c'est intéressant au point de vue de la connaissance des forces premières employées, c'est indifférent lorsqu'on envisage le résultat atteint.

Ensuite, il serait surtout fort curieux que plusieurs personnes pondérées, équilibrées, jugeant sainement, notassent pendant plusieurs années de leur vie les événements auxquels elles ont été intimement mêlées. Qu'elles fassent la part du Destin, la part de leur volonté, et enfin la part de la Providence qui est ve-

nue modifier leurs résolutions. Elles se rendraient compte que, souvent, après avoir, dans un premier moment, maudit les entraves, les difficultés qui surgissent devant nos déterminations, on reconnaît plus tard, au contraire, qu'on a échappé au danger et, avec le vieux bon sens populaire, on dit : « A quelque chose malheur est bon. »

5° Les songes prophétiques, les rêves à interprétation sont la préoccupation de bien des personnes; elles en deviennent les esclaves, y croient à l'aveugle, deviennent, sans qu'on sache pourquoi, d'un caractère chagrin et inquiet, rendent la vie difficile à leur entourage. Une femme jalouse, qui se fie aux pronostics du sommeil, croit voir son mari commettre des infidélités (à plus forte raison s'il s'agit de deux amants); elle devient féroce, prend ses illusions pour des réalités, terrorise, martyrise celui qui n'a souvent jamais cessé de l'aimer et n'en peut mais.

Je n'aborderai pas ce genre, mais je citerai un rêve prophétique avec sensation physique :

J'avais un parent très âgé près de moi. Il dut se rendre à Paris pour suivre un traitement. Sa mort était une question de temps, mais il pouvait encore vivre de longs mois. J'allais le voir chaque dimanche et le quittai un soir où rien n'aurait pu faire prévoir que sa fin était très proche. Il était faible, mais pas plus mal qu'à l'ordinaire.

Je repris le train et retournai chez moi, et le lundi, à 3 heures du matin, le rêve que je fis me réveilla; l'heure sonnait, il me parut que l'on m'étranglait, que l'on me retirait, avec accompagnement de flots

de sang, la trachée-artère d'une longueur infinie.

Dès le matin, je reçus une dépêche. Sans l'ouvrir, et cependant je ne m'y attendais pas, je dis : « Mon vieux parent est mort. » C'était vrai, une lettre vint me le confirmer. Il était mort à trois heures, étouffé par son catarrhe et avec hémorragie du gosier.

Si les fantômes des morts reviennent rarement, par contre, au moment de la mort, le corps astral, grâce à ses enveloppes nombreuses, encore adhérentes, peut nous impressionner. C'est ce qui dut m'arriver.

Il existe trop de traités sur l'interprétation des songes — je parle de travaux sérieux — pour aborder cette question à fond. Les conclusions à donner varient suivant les individus. La première opération à faire est d'interroger les souvenirs et de voir si le rêve n'est pas provoqué par un fait, un souvenir, une idée, une lecture, un récit, un objet présentant de l'analogie et qui a impressionné le cerveau depuis peu. En cherchant bien, on trouve ainsi la source première de presque tous les songes.

D'autres fois, ils sont provoqués par une cause physique qui influe sur nous pendant notre sommeil. Mon grand-père m'a conté que, lorsqu'il était enfant, la ville qu'il habitait avait deux écoles — non concurrentes, heureux temps ! — car, tous les samedis, les deux élèves les plus zélés de chaque pension portaient les compositions de la semaine à corriger par échange, d'une école à l'autre, pour qu'il y eût la plus grande impartialité dans les jugements de notes.

On était en juillet et, dans le Midi, les nuits sont chaudes. Endormi, mon grand-père rêvait qu'il por-

tait les cahiers à la correction, accompagné d'un de ses camarades et, comme il ne marchait pas assez vite, ce dernier le piquait, dans une partie charnue, avec les coins cartonnés des registres qu'il avait en main. Plus il se plaignait, plus les coups redoublaient. La douleur le fit se réveiller et il put se rendre compte qu'il dormait très peu couvert, pour ne pas dire pas du tout, et que le chat de la maison, installé sur une chaise à côté du lit, voyant une belle forme ronde à portée de sa patte, s'en donnait à cœur joie. Plus il frappait, plus sa victime remuait et plus il redoublait !

Au moyen âge, par un clair de lune, il n'en aurait pas fallu davantage pour forger une histoire de diable, marquant un jeune chrétien de sa griffe.

Certains rêves, tels que ceux où notre astral circule dans les cimetières, semble entrer ou entre réellement dans le sol, parmi ces terres engraissées par la pourriture des cadavres... la bouche s'emplissant de la nauséabonde saveur de ce limon, sont affreux, terrifiants. Puis ce sont souvenirs de morts ou appels de défunts.

D'autres fois, on revoit ses parents disparus, même souvent avec un visage bien plus jeune que celui qu'on a pu leur connaître et, cependant, on sait que ce sont eux.

La hantise des parents est terrible ; elle pousse jusqu'à l'inceste, au meurtre, avec leur forme incorporelle. Mais, pour tous ces cas graves, il est téméraire d'émettre des théories explicatives, elles pourraient choquer trop d'idées admises.

Pour terminer cette question et, puisque les effluves dégagés par les corps sont à l'ordre du jour, je dirai qu'étant l'année dernière au camp de S... et couché sur mon lit placé sous ma tente, vers midi je faisais un brin de sieste.

A ma gauche, dans la tente voisine, se trouvait mon ami A...; à ma droite, dans la sienne, mon collègue B... Donc je rêvais que, juché sur une porte, à califourchon, B... me donnait des coups, voulait me faire tomber. Je me défendais en lui lançant des coups de pied. Je me réveillai à demi et vis un certain désordre sur mon lit : on m'avait lancé quelques bouts de bois, de petites pierres et, intérieurement, je me dis : « C'est ce farceur de A... qui m'a fait cela, j'en suis sûr, et suis-je bête de rêver que c'est B... », et je me rendormis. Il faut dire que, beaucoup plus lié avec A. qu'avec B., le premier était coutumier de me jouer quelques niches ; B., au contraire, ne venait presque jamais à ma tente. Je fus réveillé une seconde fois par les tracasseries qui continuèrent et dus bien me rendre à l'évidence ; c'était bien B. qui s'amusait à mes dépens ; me voyant la bouche un peu ouverte, il voulait me placer un bouchon sur la figure ! Ainsi les « effluves » de B., on ne pourrait dire autrement, avaient impressionné mon cerveau pendant mon sommeil d'une manière juste, tandis que mon raisonnement, basé sur les faits antérieurs, les probabilités, était faux.

Ce petit fait, curieux en lui-même, l'est peut-être davantage encore par les conclusions auxquelles il peut donner lieu.

Admettez que j'eusse dormi dans une chambre et qu'une personne que je n'aurais jamais pu soupçonner se soit introduite dans mon appartement et m'eût volé sans me réveiller.

Le lendemain, à la constatation du délit, je ne l'aurais pas accusée, ma raison logique aurait été contre le soupçon ; mais si un rêve, influencé par sa présence, m'eût impressionné intérieurement, j'aurais pu, à mon réveil, avoir de la prévention contre elle. Malgré moi, j'aurais pu l'observer, la contrôler, arriver à découvrir le vol.

C'est l'œil intérieur ! qui voit en dormant.

Bien des soupçons, qui se changent plus tard en constatation de réalités criminelles, n'ont d'autre origine : émanation à distance qui part d'un corps, en frappe un autre à l'état de veille, de sommeil naturel, de sommeil hypnotique.

Et il ne faut pas crier au miracle. Un chien retrouve bien son maître ou le gibier qui fuit, et ni l'un ni l'autre n'ont laissé de traces matérielles visibles, pouvant se peser. Une personne peut donc dégager sur une autre quelque chose de fluide qui l'impressionnera.

6° Conclusion. — Ces notes ne sont nullement écrites pour me poser comme favori des atteintes de l'invisible. Tous nous y sommes plus ou moins sujets, nous n'avons qu'à observer. Elles sont écrites, d'abord pour donner à ces phénomènes le cadre qui leur convient, c'est-à-dire des explications basées sur les sciences occultes telles que nous les comprenons dans cette Revue, ensuite pour mettre en garde les lecteurs con-

tre la multiplicité de ce qu'ils croient être des avertissements de l'Au-delà.

Les vraies manifestations de ce genre sont espacées, caractéristiques. Certains prétendent qu'ils n'ont qu'à se mettre autour d'une table, à prononcer quelques paroles cabalistiques, à lire un grimoire auquel ils ne comprennent goutte et qu'aussitôt ils dansent en rond avec les habitants de l'Astral ; que les morts viennent converser avec eux, qu'ils commandent aux éléments. Erreur, ils se créent des fantômes dont ils deviennent les esclaves.

La vraie manifestation, on la sent, elle est presque personnelle. La raison l'analyse, la compare, la comprend, avec son langage de tête, de mots.

Mais il y a surtout un juge infaillible, qui nous dira si nous sommes dans le vrai, et qui contrôle toutes nos sensations : c'est — la Conscience.

C'est elle qui nous fait sentir par son langage du cœur, langue muette, si le fait dont nous sommes le témoin est ordinaire, d'ordre terrestre, ou d'un ordre plus élevé et, quoi que nous fassions, malgré même parfois la négation de la raison, la conscience parle plus fort : nous sentons intérieurement que nous avons été touchés, malgré notre mauvaise foi à en convenir.

C'est l'homme qui nie Dieu par pose, par conviction absente et qui, au fond de lui, sent que le monde n'est pas le résultat du hasard.

Enfin, lorsque nous avons compris que le fait occulte a pris racine en nous, la foi nous saisit. Lorsqu'on a la foi, on est capable de tout ; on est confiant,

résolu, on voit, on lit à livre ouvert dans l'Au-delà.

Mais pour cela il faut observer et persévérer dans l'observation toute sa vie, et non se contenter d'écouter quelques conférences sur l'occulte et après se croire mage ou fée.

Et le manuscrit s'arrêtait là.

Pour copie conforme,
TIDIANEUQ.

L'Esprit de la Prière

Par WILLIAM LAW

I

Les âmes éprises de littérature mystique trouveront une nourriture substantielle dans une œuvre de William Law, *l'Esprit de la prière*, que Sédir vient de traduire en français. Comme tout œuvre initiatique, ce travail s'appuie sur l'intellectuel, envoie d'abord le cerveau à la découverte, puis émeut peu à peu le cœur qu'il fait enfin vibrer d'une sorte délicieuse, par quelques-unes de ces paroles réellement vivantes, échos d'un monde de lumière pressenti. Avant d'indiquer le chemin qui mène vers Dieu, et les moyens de le découvrir, W. Law nous entretient de la nature de la chute et des préparations nécessaires à l'âme qui commence à ressentir les premiers rayons du Soleil Divin.

Pour la majorité des hommes, la vie sur terre est une sorte de rêve éveillé, et cela parce qu'ils n'ont pas compris qu'ils avaient en eux-mêmes un principe d'Éternité, et que leur séjour sur terre n'a pas d'autre but que de les élever jusqu'aux richesses impérissables du Ciel. Dieu, l'unique Bien, est Vivant ; avec une générosité sans égale, Il se communique aux âmes qui soupirent vers Lui, et nous ne le trouvons pas, parce que nous n'avons pas en nous l'*Esprit de la prière* qui seul peut nous unir à Lui. Adam avait reçu de la Sainte-Trinité un Esprit céleste et un Corps céleste, puis un corps et un esprit extérieurs formés du limon de la terre paradisiaque où l'élevait l'arbre de vie. Ce corps et cet esprit extérieurs lui furent donnés pour agir sur le monde externe, formé avec le chaos du royaume de l'Ange déchu. Adam pouvait vivre comme un Ange, en ne se servant de son corps extérieur que pour manifester les merveilles de ce royaume, ou pour arriver à connaître le bien et le mal que renfermait le monde extérieur. C'est ce qu'il fit, poussé par son secret désir, et à ce moment même son âme devint prisonnière dans un corps de chair et de sang. Le travail de la régénération consistera à reconquérir la nature angélique perdue. En un très beau discours qu'il met dans la bouche du créateur, W. Law nous explique ensuite la chute des Anges et la différence qui existe entre l'Ange tombé dans l'abîme sans fond de sa puissance égoïste et ténébreuse, et l'homme après sa chute. Le premier voulait une grandeur qui ne vînt que de lui-même et il trouva ce qu'il cherchait ; le second ne voulut pas sur-

passer Dieu, mais seulement connaître le bien et le mal ; il trouva également ce qu'il cherchait, et son corps extérieur lui fut d'une grande utilité, car il rendit l'âme insensible à sa position infernale, en l'occupant des besoins de sa vie extérieure.

L'auteur résout aussi la question de la faute originelle en disant que les hommes ont hérité de la chair et du sang d'Adam, et que celui-ci ne pouvait leur léguer que sa nature matérielle avec ses conséquences. Je préfère la théorie Kabbaliste qui nous fait tous responsables d'un crime que tous nous avons commis puisque tous nous y étions, mais le raisonnement de W. Law est juste, et il en tire la même assurance que Dieu ; en sa trinité est l'Abîme sans fond du Bien, du doux et de l'aimable. L'auteur termine cette première partie en disant que le Verbe seul était capable de régénérer notre âme déchirée, séparée du ciel par la perte de sa lumière divine intérieure, puisque lui seul est cette lumière. C'est donc en naissant de nouveau dans notre cœur que Notre Sauveur rallumera en nous l'étincelle de la vraie Vie. Et cette régénération n'est pas symbolique, mais réelle. Tout en n'oubliant pas le Christ extérieur né de la Vierge Marie, il croit que c'est de la naissance en nous du Christ lui-même que dépend notre avenir spirituel.

II

La nécessité de la régénération étant ainsi fixée, l'auteur nous amène à en trouver le moyen dans une réalisation en nous de la nature, de la vie, et l'Esprit

de Jésus. Que toutes nos actions aient cette réalisation comme but ; quoi que nous fassions, faisons-le dans l'espoir de l'union avec le Christ. Ayons Jésus dans notre cœur du matin au soir, et cela seul desséchera en nous les sources du mal, et développera tout ce qui est bon ; mais comment cela s'accomplira-t-il ? Dans la mesure de notre foi, comme le paralytique, le possédé, le pécheur disant à Jésus : Seigneur, tu le peux si tu veux, et toujours, maintenant comme autrefois, il nous sera répondu : Que cela soit selon ta foi ! que notre foi et notre désir crient après Lui comme les infirmes sur les routes de Judée, et nous aurons alors réellement en nous la volonté qu'Il soit notre Sauveur. N'envions pas la Samaritaine qui eut le bonheur de se trouver proche des dons divins, car ce bonheur est le nôtre ; Jésus sera à l'instant près de nous, si nous voulons seulement nous tourner vers lui et le prier. « Cherche en ton cœur, s'écrie W. Law, tu y trouveras ton Dieu. Ne le cherche pas à l'extérieur dans les livres, les discussions, les Églises, il n'y a d'autre chemin pour aller à lui que la voie du cœur. » Il faudrait tout citer ; à chaque ligne l'Esprit divin resplendit et l'on sent l'ami secret du Seigneur, l'Être privilégié instruit par le Christ lui-même. Après quelques paroles sur la chute, l'auteur nous donne des renseignements sur cette perle précieuse, la lumière de l'Esprit en nous, que nul travail, nulle souffrance ne peut assez payer. Citons une analogie bien vivante qui fait comprendre sa pensée : Un grain de blé renferme, dit-il, de la lumière et de la vie. Il possède une tendance à s'unir à l'air et à la

lumière du monde ; cette lumière physique possède aussi tendance à se réunir à cette parcelle d'elle-même cachée dans la graine ; mais il faut pour cela une mort, une putréfaction.

Ainsi de notre âme et de la lumière divine :

« Ne cherche pas ici et là, dit-il plus loin, en demandant où est le Christ. Il est là comme la lampe qui éclaire ton chemin, comme une huile sainte qui adoucit les qualités ignées de ta nature pour les transmuer en l'humble douceur de la lumière et de l'amour. »

« C'est de ce principe céleste, dit-il encore, que vinrent les nombreux esprits, apôtres du Christ intérieur. » Un mystique si élevé ne pouvait être arrêté par la question de la supériorité d'une Église plutôt qu'une autre. La chose importante, la seule nécessaire, c'est que l'Esprit du Christ naisse et se développe en nous, que nous ayons reçu l'onction d'en haut et avec elle un esprit qui prie sans cesse, qui sait pourquoi il prie et qui est ressuscité d'entre les morts avec Jésus. Aussi, quelle que soit l'Église à laquelle nous appartenions, même. si nous ne connaissons ni la loi, ni les évangiles, notre régénération s'opérera . Cependant, ceux-là sont prêtres et prophètes qui possèdent réellement Dieu en eux-mêmes. Où que nous allions, si nous sommes bien affermis dans l'adoration intérieure, nous aurons avec nous le prêtre, le temple et l'autel. Pour arriver à cet état, enseigne l'auteur, « abdique ta volonté, tes passions, tes désirs de vieil homme, rends-toi entièrement à l'obéissance de la Lumière et de l'Esprit. En toi le repentir a été la première voix de

Dieu. Prends bien garde alors de ne pas être sourd à sa voix. »

W. Law donne ici deux règles essentielles à retenir :

1° Que rien dans la Nature ne peut donner à notre âme un bien parfait, sinon l'influx de Dieu sur elle;

2° Que toutes les épreuves subies par l'homme depuis la chute jusqu'à l'Évangile ne tendaient qu'à rendre son âme capable de sentir l'opération de l'esprit. A remarquer aussi l'explication de la phrase : Aimez votre prochain comme vous-mêmes. Il n'y a qu'un amour, Dieu seul doit être aimé pour lui-même; et les autres doivent être aimés en Lui et pour l'amour de Lui. Ce qu'il dit sur les renoncements est aussi fort remarquable : Ils ne sont rien par eux-mêmes, ni haut ni bas, ils ne possèdent pas de forces vivifiantes ; leur seule valeur est *d'éloigner les obstacles à notre sanctification.*

Il nous reste à dire quelques mots sur la façon dont l'auteur comprend la conduite que doit tenir l'âme une fois qu'elle a senti l'appel divin.

Tout peut se résumer en un mot : l'ardent désir de faire la volonté de Dieu.

Cette tenue intérieure a deux conséquences : elle maintient l'âme dans la joie, le désir, la confiance, l'abnégation, et elle nous fait reconnaître notre néant et notre incapacité; elle nous épargne ainsi une foule d'erreurs fondées sur le quelque chose que nous croyons être dans la nature; elle est le premier degré qui doit nous mener un jour, bien éloigné, hélas! pour la majorité des hommes, à la vie séraphique, à la révé-

lation de la vie divine. C'est l'*unique* salut pour tous les hommes. Tel est bien imparfaitement résumé le petit livre que je devais présenter aux lecteurs de cette revue. Il n'est, en somme, qu'une paraphrase de ces admirables et douces paroles de notre Sauveur le Christ : « Celui qui a mes commandements et qui les garde, c'est celui-là qui m'aime, et celui qui m'aime sera aimé de mon Père; je l'aimerai et je me ferai connaître à lui. »

Remercions donc Sédir d'avoir mis à notre portée cette perle de la couronne mystique et souhaitons l'accomplissement en notre cœur des promesses du Maître Divin.

G. PHANEG.

PENSÉE

Nous pouvons amener un homme à la croyance, parce qu'elle ne tient qu'à nos opinions ; nous ne le pouvons amener à la foi, parce qu'elle est un sentiment et une jonction.

Nous pouvons l'amener à une doctrine et à une lumière par nos enseignements journaliers ; nous ne pouvons l'amener à la sagesse et à la vie de l'esprit, parce que l'esprit se donne lui-même ; et qu'il donne seul la science d'instruire et de parler à propos, et non d'après les mouvements de la volonté humaine. — L. CL. DE SAINT-MARTIN, *Homme de désir*, p. 261.

Au Pays des Esprits [1]

(*Suite*)

CHAPITRE XI

LE RÉVEIL

Oh ! la joie de s'éveiller libre, délivré de tout souci, toute souffrance ou fatigue ! de toute vile guerre pour un morceau de pain ! Ne plus ressentir le froid et la chaleur, la soif et la fin ! Ne plus connaître les larmes ni le chagrin ; voir sa vie passée comme un rêve banal dont les tristes ombres ne reviendront jamais plus ! Plus de privations, d'amères séparations, d'injustices, de cruautés, de mal ! Plus de cœur brisé, plus de sanglots, plus de soupirs.

Flotter, voler dans les hauteurs, sans plus sentir le poids ou les liens qui vous attachaient à la terre, fuir comme l'éclair à travers l'espace sur les élastiques vagues de l'éther. Contempler au travers d'heureuses larmes et d'une atmosphère de feu les cieux étoilés, si obscurs pour la terre, si resplendissants pour vous ! Voir de tendres mains vous soutenir, se sentir enlacé

(1) Voir l'*Initiation* d'octobre 1901 (chapitre x).

avec amour, entendre les voix d'amis bien chers, presque oubliées, murmurer à votre oreille de douces paroles de bienvenue; regarder autour de soi et reconnaître un brillant, heureux cercle de parents bien-aimés vous accueillant dans la réelle patrie.

Plus de séparation, de mort, de tristesse! Oh! être là! En avant, en avant à travers les airs, plus haut, toujours plus haut par-delà la nuit, l'obscurité, par-delà les étoiles. Plus haut! à travers les atmosphères parfumées ; plus haut! vers les royaumes où le soleil ne s'éteint jamais, où des palais étincelants envoient dans toutes les directions leurs rayons multicolores sous des milliers d'arcs-en-ciel!

Abaisser ses regards et voir de blanches cités, de longues et larges routes abritées par des bosquets parfumés et des arbres ondulant sous la brise; suivre des jeux dans des plaines fleuries, de nombreux Êtres beaux, pleins de joie et de vie!

Puis, de nouveau, en avant, jusqu'au pays heureux, plus haut que la plus haute pensée, bien loin dans l'espace; jusqu'au pays qui ne connaîtra plus jamais la nuit! Oh! douce heure qui résume mille années de vie!

Tel fut mon réveil; telle fut ma fuite à travers l'espace, le repos enfin trouvé par mon esprit épuisé, mon cœur meurtri. Vains seraient mes efforts pour parler de choses qui ne peuvent être traduites en langage terrestre. Laissez-moi seulement me souvenir de ce qui peut être raconté de cette région heureuse.

Là, chaque mouvement a son propre son, et, lors-

qu'un grand nombre de tons se combine, il se forme une harmonie musicale. La musique remplace la parole, et quand elle doit représenter des idées, expliquer les merveilles de la création, c'est alors un merveilleux concert symphonique.

Chaque ton est en lui-même une idée et a un sens spécial ; l'ensemble révèle les plus éclatantes gloires de l'univers.

Pas de musique qui n'ait une réelle signification dans ces mondes célestes, qui n'offre à l'exécutant et à l'auditeur d'innombrables inspirations.

En écoutant les douces et majestueuses symphonies qui m'accueillirent, lorsque, resplendissant de joie et d'amour, je m'arrêtai dans ma radieuse patrie, j'entendis le chant de la vie et je compris sa profonde signification, je compris que les pauvres, faibles mortels sont toujours dans les mains de la Puissance créatrice. Tout dans la nature chantait l'éternel Créateur, la *Providence* qui soutient et protège les êtres. Tout parlait de sa bonté, de sa sagesse et de son pouvoir, et enseignait aux hommes à s'appuyer sur elle. Tout enfin faisait comprendre la vraie cause de la souffrance : la beauté, la symétrie et l'ordre de la création que l'Être entrevoit lorsqu'il commence à concevoir l'infini.

La Patrie ! Puis-je donner, à l'aide de ce précieux mot, une idée même faible du repos et de la paix dans la céleste Patrie ? Je ne le crois pas. La Patrie ! c'est là que tous mes bien-aimés étaient rassemblés, là que tendaient leurs courses vagabondes. C'était l'endroit béni où mes goûts pouvaient trouver à se

satisfaire ; où il m'était permis de rester, de progresser, de penser, d'échanger de joyeux saluts avec ceux qui m'aimaient, jusqu'au moment où je serais prêt pour un autre pas en avant. Chaque esprit a, en effet, un appartement, un centre d'amour, de repos où il acquiert de nouveaux pouvoirs, de nouvelles forces, où tout ce qu'il a aimé, admiré, désiré prend forme, se personnifie autour de lui. Mon esprit fut transporté, comme cela arrive quelquefois, dans une sorte de hall solitaire semblable à une église, lieu de silence et de contemplation intérieure. Là, le passé se traduisit sur les murs en tableaux symboliques qui parurent et s'effacèrent tour à tour, rappelant le plus petit événement, le plus petit mot ou la moindre pensée de ma vie terrestre écoulée ; conservés, fixés dans la lumière astrale dont ce temple était une page écrite pour toujours. Oh ! merveilleuse alchimie de la vie spirituelle ! En lisant ce panorama de ma vie, archives ineffaçables que toute âme doit lire et relire, je revis mon passé sous son juste aspect.

Bien des actes que j'avais regrettés, qui m'avaient même causé des remords me semblaient maintenant une conséquence inévitable d'autres faits sans lesquels ma vie aurait été incomplète. Beaucoup d'actions dont je m'étais enorgueilli apparurent avec la petitesse et l'égoïsme mesquin qui les avaient réellement causées.

Les angoisses, les chagrins étaient autant de bénédictions ; les pensées que j'avais déplorées autrefois, je les percevais maintenant comme d'inévitables effets. Je vis et je reconnus que mon être était composé de

ce que j'avais été, de ce que j'avais fait, dit ou pensé. Toutes choses parurent sous leur vrai jour. Tout ce que je possédais, tout ce que je voyais, l'air même que je respirais était coloré par moi, et je voyais, je sentais, j'entendais seulement dans la proportion où mon être intérieur colorait ce qui m'entourait. Tout était réel autour de moi, mais je ne pouvais avoir conscience de cette réalité que d'après l'état de mon être intérieur. Fasse le ciel que nos souvenirs terrestres soient purs ; autrement, le malheur nous attend devant les immuables jugements du pays des âmes !

Dans une autre scène dont je ne puis parler pleinement, j'appris que nos âmes et toutes leurs facultés sont des aimants qui attirent seulement ce qui peut s'assimiler à elles, personnes ou choses. Si ces facultés sont formées d'amour désintéressé, des amis répondront à l'appel de l'âme. Si l'esprit tend vers la beauté, la lumière ou la connaissance, il est entouré d'êtres en harmonie avec ses aspirations.

Les passions basses, les habitudes vicieuses, les penchants criminels ne peuvent se satisfaire dans le monde des esprits. Leur racine est même en dehors de la terre et attire l'âme coupable dans les profondeurs de gouffres où elle est enchaînée au lieu même de ses affections. Dans le pays des esprits, les idées prennent corps, vivent, sont réelles. Rien n'est perdu dans l'univers. Tout ce qui a jamais existé sera, ou pourrait être, est mis en réserve dans les éternels laboratoires de l'Être.

Aussi, quel glorieux privilège d'errer à travers les sentiers éternels du Temps, et de trouver plus loin

encore une éternité pour y progresser sans fin !

Les sphères ! quel est le sens de ce mot ? Quelle langue mortelle pourrait en parler dignement ? *Les idées sont des sphères*. Un nombre infini de sphères formant toutes un monde complet roulent dans l'espace sans limite, et chacune est habitée par des esprits en harmonie avec l'*idée spéciale* qui le dirige. Les sphères ne sont pas permanentes ; elles forment la demeure temporaire de ceux qui les traversent. Elles sont les greniers où sont recueillies les gerbes terrestres qui doivent y rester jusqu'au moment où, plus parfaites, elles peuvent être mélangées au pain de l'éternelle Vie. Il y a des sphères d'amour où les tendres natures s'attachent l'une à l'autre jusqu'à ce que de plus larges, plus élevées aspirations les attirent vers des plans de pensées plus purs. Il y a des sphères pour toutes les nuances de la lumière mentale de l'idéalité, de la connaissance ; des sphères pour tous les degrés de bonté, d'intelligence, de sagesse. Dans chacune existe une certaine possibilité de bonheur, et aussi des impulsions spéciales pour aller plus loin progresser ; de sorte que chaque âme, profitant tour à tour des différentes caractéristiques de la sphère qu'elle habite peut glaner, recueillir à la fin le bien de toutes et devenir un esprit parfait.

(*A suivre.*)



PARTIE INITIATIQUE

Cette partie est réservée à l'exposé des idées de la Direction, des Membres du Comité de Rédaction et à la reproduction des classiques anciens.)

LA SOUFFRANCE

CONFÉRENCE FAITE A LA SOCIÉTÉ DES CONFÉRENCES SPIRITUALISTES, LE 22 NOVEMBRE 1901

A la fin de la dernière séance du précédent exercice, quelqu'un d'entre vous m'a demandé ce que c'était que la souffrance. J'ai répondu qu'une conférence tout entière serait à peine suffisante pour répondre à cette question. Le Dr Papus m'a alors demandé de faire une conférence sur la souffrance ; j'y ai consenti. Je viens aujourd'hui tenir ma promesse. Malheureusement, ce n'est pas une conférence qu'il me faudrait faire, deux suffiraient à peine pour élucider un pareil sujet ; je vais donc être obligé d'abréger beaucoup.

La souffrance en effet, ne peut pas être définie d'un mot ; on se fait beaucoup d'idées fausses sur elle, et je serai heureux si je peux jeter quelque lumière sur un sujet aussi poignant qui, malheureusement, nous intéresse tous.

Je vais d'abord vous montrer ce que c'est que la souffrance, puis j'examinerai quelle doit être notre contenance devant elle.

La souffrance, en elle-même n'existe pas, elle réside uniquement dans notre manière de percevoir et d'apprécier les sentiments et les sensations causées par les excitations de l'extérieur. Comparez la souffrance que pourra occasionner la mort d'un enfant à une mère qui l'aime ten-

drement, avec l'impression qu'en éprouvera une autre mère qui ne l'aimait pas et à qui il était à charge.

Un traumatisme ne produit une douleur que si nous en avons conscience, et la douleur est proportionnelle au degré de conscience que nous en avons ; l'anesthésie, complète ou partielle, en est une preuve. Bien plus, le même traumatisme peut être agréable ou douloureux suivant les circonstances.

On est souvent effrayé en lisant les descriptions de tortures infligées aux prisonniers de guerre chez les sauvages, ou bien aux malheureux accusés du temps de l'Inquisition. Là encore il y a bien des variétés. Il est prouvé aujourd'hui que les mêmes tortures, qui sont atroces pour un Européen, sont bien peu de chose pour le sauvage dont le système nerveux est beaucoup moins affiné que le nôtre. On cite un Peau-Rouge qui, dans une marche, s'était enfoncé un tesson de bouteille dans un pied et continua sa route sans s'en apercevoir ; ce n'est que lorsqu'il fut arrivé à la fin de son étape, et qu'il se reposa, qu'il vit le tesson qui était resté dans son pied et qu'il l'arracha. Quant à l'Inquisition, on sait que certains hystériques qui passaient pour sorciers, étaient complètement anesthésiés et riaient pendant l'application de la question. Cette anesthésie était prise du reste, par les juges, pour un *sigillum diaboli.*

Il y a des sectes de fanatiques pour lesquels la douleur est une véritable volupté. Vous vous rappelez les *convulsionnaires de Saint-Médard* qui éprouvaient un immense soulagement dans l'application de ce qu'ils appelèrent le *Grand secours*. Ils se faisaient piétiner, brûler, crucifier même ; ils se faisaient donner de grands coups de chenets dans le ventre, etc. Tout cela les rendait parfaitement heureux. Aujourd'hui encore, il existe de temps en temps des réunions religieuses, connues en Amérique sous le nom de *Camp meetings* et en Irlande sous le nom de *Revivals*, où l'on peut voir des faits analogues.

Mais laissons de côté toutes les folies et toutes les constitutions anormales, ne nous occupons plus que de l'homme sain d'esprit et sans aucune anomalie corporelle. Nous avons des exemples nombreux de l'influence de la volonté sur la douleur, elle est considérable ; on peut, en se rai-

dissant, non seulement supporter, mais diminuer la douleur dans de fortes proportions. Vous connaissez tous Zénon disant : « Douleur, tu n'es qu'un vain mot. » Vous connaissez aussi l'endurance que les Spartiates acquéraient par leur éducation. On cite un jeune Spartiate qui avait caché un renard sous sa tunique pour le faire pénétrer en fraude dans la ville ; pendant que le soldat de garde à la porte de la ville causait avec lui, le renard lui dévorait la poitrine mais il ne laissa voir aucun signe de douleur sur sa figure pour ne pas être découvert. L'histoire de tous les temps est pleine d'épisodes analogues.

La souffrance, de quelque sorte qu'elle soit, dépend donc exclusivement de la réceptivité de celui qui l'éprouve. Quand elle est perçue, elle est toujours désagréable, mais elle est souvent salutaire. Tenons-nous-en pour l'instant à la douleur physique. La souffrance qu'éprouve le patient, quand on lui fait une opération chirurgicale, est non seulement inutile, mais même dangereuse : avant la découverte de l'anesthésie, on a vu des opérés mourir d'épuisement nerveux, par le fait seul de la douleur. Mais ce genre de souffrance est la conséquence naturelle d'un fait utile. Si, au lieu d'une opération chirurgicale, c'est un coup ou une blessure quelconque qui produit la douleur, cette douleur est un avertissement d'un danger. L'homme est prévenu par la douleur que sa vie est menacée ou, tout au moins, l'intégralité de son être. Si un ennemi me frappe et que j'en éprouve un sentiment de plaisir, loin de m'opposer à ses coups, je les recevrai avec avidité, je les provoquerai même, et ma vie sera en danger ; tandis que si les coups me font souffrir, je me défendrai ou je fuirai, et je conserverai mon existence.

Tout ce que nous venons de dire concerne le corps physique, mais l'homme ne souffre pas que par le corps physique. Vous savez tous que nous possédons plusieurs corps, un pour chaque plan. Le nombre des plans est considérable, il en est de même du nombre des corps qui enveloppent l'âme humaine. Pour pouvoir s'y reconnaître, on divise tous ces corps en un nombre restreint de groupes ; certaines écoles en admettent sept, d'autres quatre, d'autres trois. On peut en considérer neuf ou dix. Mais ce ne sont là que des classifications, nous ne pourrions pas com-

prendre ce qui se passe, si nous ne nous rappelions pas que nous possédons en réalité une grande quantité de corps.

Pour nous, nous diviserons le Kosmos en quatre Mondes ou Plans principaux : le Plan Physique, le Plan Astral, le Plan Mental et le Plan Céleste. A ces quatre plans correspondent quatre corps : le Corps Physique, le Corps Astral, le Corps Mental et le Corps Céleste. Tous ces corps sont animés par le MOI réel, que les théologiens appellent l'AME. Je n'insiste pas sur ces définitions que je suppose connues de vous tous, je me contente de vous les rappeler.

Chacun de nos corps est susceptible d'éprouver de la souffrance ou du plaisir. Chacun d'eux a une vie propre et doit mourir un jour. La mort du corps physique est connue de tout le monde, la mort des autres corps n'est connue que des occultistes. Tout ce qui menace la vie de ces corps est une souffrance. Nous sommes donc obligés de considérer des traumatismes dans les quatre plans, chacun de ces traumatismes atteignant le corps correspondant au plan dans lequel il est produit, et n'atteignant pas les autres.

Le traumatisme physique n'a pas besoin d'être expliqué, vous le connaissez tous, c'est le seul qui soit admis dans les sciences officielles. Il atteint le corps physique et ne produit aucun effet direct sur les autres corps.

Le traumatisme astral produit son effet sur le corps astral, il est perçu sous forme passionnelle. Le corps astral peut être lésé tout aussi bien que le corps physique, et le langage populaire semble le reconnaître ; réfléchissez à ces expressions : *J'ai été blessé de sa manière d'agir à mon égard ; Il s'est fait un grand déchirement en moi ; Mon cœur saigne ; J'ai reçu un coup au cœur ; Vous m'avez fait une blessure qui se cicatrisera difficilement ; J'ai la mort dans l'âme* ; etc., etc. On me dira qu'il s'agit là d'un langage figuré, cela est vrai, mais ces figures se rapportent à des choses réelles ; le langage ordinaire, du reste, n'est, lui aussi, qu'une série d'images.

Le corps astral inférieur peut être molesté d'une façon évidente pour tout le monde, dans les cauchemars par exemple. Dans les rêves en général, on éprouve des sensa-

tions qui rappellent le plaisir et la douleur tels qu'on les éprouve à l'état de veille ; cependant le corps physique n'y participe pas, le corps astral est seul touché. Dans certains cas, il y a retentissement sur le corps physique, c'est ce que l'on appelle une *répercussion*, mais alors ce n'est que secondairement que le corps physique est atteint.

Il y a aussi des traumatismes sur le plan mental et sur le plan céleste. Ces traumatismes produisent sur le corps mental des faux jugements, de fausses interprétations scientifiques, des erreurs, des compréhensions difficiles, etc.; sur le corps céleste, des sécheresses, des désespoirs, des tendances au blasphème, des découragements, etc.

Mais il n'y a pas que des traumatismes qui produisent de la souffrance, il y a aussi la fatigue, les malaises, les indispositions, les maladies, auxquels nos quatre corps sont sujets. Je me contente de les signaler, une sèche énumération serait fastidieuse ; j'en ai assez dit pour que vous puissiez vous-mêmes compléter ce travail.

Enfin, il faut encore remarquer qu'une violence sur un plan peut retentir sur plusieurs autres plans. Une opération chirurgicale, avant de faire souffrir le corps physique, a déjà torturé le corps astral par l'appréhension, les souffrances imaginaires que l'on éprouve par avance. Un traumatisme sur le plan astral, un violent chagrin par exemple, peut rendre le corps physique sérieusement malade ; la réaction peut se faire sentir jusque sur le corps mental et même le corps céleste : sous l'influence du chagrin, il est difficile, quelquefois même impossible, de travailler ; il y en a qui se sentent entraînés jusqu'au blasphème.

Voyons maintenant la raison d'être de la souffrance.

Pour le plan physique, le but de la souffrance est bien évident : *Sua quemque trahit voluptas ;* l'homme est attiré par le plaisir, si la souffrance n'existait pas il serait exposé à tous les dangers, je l'ai déjà dit plus haut, je n'y reviens pas.

La souffrance est tellement voulue, tellement un but, que la pathologie la sépare nettement de la sensation. On pourrait croire que les nerfs de sensibilité nous transmettent une impression simple de contact quand l'excitation est peu forte, et une impression de douleur quand l'excitation est trop forte, la douleur serait alors l'exagération

du toucher. Il n'en est pas ainsi : dans certaines maladies il y a de l'analgésie sans anesthésie, c'est-à-dire que le malade sent très bien qu'on le touche, mais n'éprouve aucune douleur quand on le pince ou quand on le blesse. Certains états magnétiques présentent aussi cette différenciation.

Par analogie, on voit facilement qu'il en est de même dans les autres plans ; partout la douleur nous avertit d'un danger ou d'un détriment. La douleur est une condition indispensable de conservation de tout notre être.

Mais pourquoi ne pouvons-nous être avertis que par la douleur ? Dieu n'aurait-il pas pu nous préserver par d'autres moyens ? Dans la maladie, la douleur nous avertit des précautions que nous devons prendre pour ne pas gêner la lutte de notre organisme contre les principes morbides ; mais pourquoi sommes-nous malades ? Était-il donc impossible de passer notre vie terrestre sans maladies, et même sans tous les autres maux qui nous accablent ?

C'est là le grand problème qu'il ne m'est pas possible d'aborder aujourd'hui ; je me contenterai de dire que la condition essentielle de la vie sur la terre est que nous devons tous mourir dans un délai plus ou moins long. Il en résulte deux conséquences : 1° Tous les êtres vivants ont une tendance à conserver leur vie le plus longtemps possible et, pour cela, doivent être avertis de tout ce qui peut y porter atteinte ; la douleur seule peut remplir ce but, je l'ai déjà montré plus haut. — 2° Pour qu'il y ait toujours des hommes sur la terre, il faut de toute nécessité que nous ne mourions pas tous en même temps ; il y a donc forcément des hommes qui meurent avant ceux qu'ils aiment et dont ils sont aimés, la douleur ayant son siège dans les corps invisibles en est la conséquence.

Mais pourquoi sommes-nous obligés de mourir ? C'est ce que j'expliquerai un jour dans une conférence spéciale sur la *chute de l'homme*. Je vous dirai alors que la chute a déterminé la vie passagère sur le plan physique, et que la vie sur le plan physique entraîne, *per se*, la nécessité d'*évoluer*.

Or évoluer consiste à briser tous les liens qui nous enchaînent dans les plans inférieurs ; pour cela il est indispensable de lutter et, par conséquent, inévitable de souffrir. On peut donc dire que la souffrance est une des

conditions de notre évolution, mais remarquez bien qu'elle n'en est qu'une condition indirecte. On peut dire qu'il est impossible d'évoluer sans souffrir, mais la réciproque n'est pas vraie, on ne peut pas dire qu'il soit impossible de souffrir sans évoluer. Il y a des souffrances inutiles et il n'est pas vrai que notre évolution soit proportionnelle à nos souffrances. Cette proposition est très importante et mérite de nous arrêter un instant (1).

Le Christ nous a révélé cette loi de la nécessité de souffrir pour être sauvé. Cet enseignement a été généralement mal compris et il en est résulté des conséquences très nuisibles. Faute d'avoir su interpréter convenablement les paroles du Christ, la chrétienté a rendu l'œuvre de la rédemption presque inutile. Le Christ est venu nous ouvrir la porte du ciel et nous l'avons fermée.

Dès les premiers temps du christianisme on s'est lancé dans une voie d'ascétisme qui a complètement dénaturé la religion que le Christ nous avait enseignée. Les tout premiers chrétiens, imprégnés de la parole de Jésus, encore

---

(1) Il ne faut pas prendre à la lettre tout ce que je dis là ; on ne peut pas évoluer sans souffrir, c'est une loi, mais il faut, pour être exact, la combiner avec une autre loi : la souffrance est d'autant plus vive et, par conséquent, plus intolérable, qu'elle est plus *intense*, c'est-à-dire qu'on en ait à supporter une plus grande somme dans chaque unité de temps. La quantité de souffrance que nous sommes obligés de subir pour faire un certain progrès, étant la même, elle sera horrible si nous la liquidons en quelques jours, elle sera très supportable si nous la liquidons en quelques mois, et elle pourra être insensible si nous la répartissons sur quelques années. On pourrait donc dire, à la rigueur, que par ce procédé on peut évoluer sans souffrir ; mais alors ce sera au détriment de la rapidité de l'évolution. Il y a encore d'autres causes qui éliminent la souffrance, le transfert par exemple, comme on le verra plus loin.

J'ai dit en outre que la souffrance nous avertissait d'un danger ; cela est vrai, mais il ne faudrait pas en conclure qu'il en soit toujours ainsi. Il existe des cas dans lesquels la souffrance est un simple résultat : pendant qu'un abcès se forme, la douleur est intense, mais elle est surtout le résultat du travail d'élimination. L'organisme lutte contre une formation étrangère, la souffrance pourrait être évitée sans inconvénients et c'est ce que nous faisons à l'aide des pansements qui ne l'annihilent pas mais en diminuent considérablement l'intensité. Mais il n'y a là aucune contradiction : la souffrance est toujours un avertissement qu'il se passe quelque chose d'anormal dans l'organisme ; cet avertissement est souvent très utile, mais pas toujours. Un chien aboie quand il entre quelqu'un dans la maison : il vaut mieux qu'il vous dérange inutilement quand il entre un ami, que s'il restait muet devant un voleur.



impressionnés par tout ce qu'ils lui avaient vu faire, étaient pleins de mansuétude, de zèle et de renoncement d'eux-mêmes; ils étaient toujours prêts au sacrifice, mais étaient loin de rechercher des souffrances inutiles. Mais il n'en fut pas longtemps ainsi ; peu à peu le temps effaçait les premières impressions, l'œuvre humaine commença bientôt à se manifester.

Les divers milieux dans lesquels le christianisme se répandit firent sentir leur influence, les vieilles théories vinrent se mêler aux nouvelles : il faut du temps, beaucoup de temps, pour changer la mentalité des hommes. C'est à peine si aujourd'hui on commence à s'assimiler l'esprit christique. Chaque race, chaque peuple est venu apporter ses habitudes, son génie propre et sa manière de comprendre et de faire. La Grèce a apporté ses spéculations philosophiques, l'Afrique sa dureté, sa férocité, Rome son esprit administratif, organisateur, l'impérialisme, l'Égypte un mysticisme particulier, le monachisme et même quelque chose ressemblant beaucoup à l'hindouisme. Au milieu de tout cela le Christ était de plus en plus méconnu, et le doux pasteur qui donnait sa vie pour ses brebis était devenu le juge inflexible, celui qui jugeait les vivants et les morts, *inde venturus est judicare vivos et mortuos*.

C'est alors qu'on vit les hommes s'ingénier à s'infliger des tortures variées : il y en eut qui vécurent seuls dans les déserts, au risque des tentations les plus abominables comme saint Antoine l'Ermite; d'autres trouvaient que dans un désert il y avait encore trop de confortable et vécurent en haut d'une colonne, comme saint Siméon Stylite, qui eut des imitateurs ; d'autres se condamnaient au silence, comme des pythagoriciens ; il y en eut qui lacérèrent leur corps à coups de lanières ou à l'aide de cilices ; d'autres se privèrent de manger ou mangèrent des choses dégoûtantes, etc., etc. Chacun violentait à l'envi la nature ; la souffrance était devenue quelque chose de méritoire. Je ne dirai pas comment la nature se vengeait, elle ne perd jamais ses droits : pour quelques stoïciens héroïques qui parvenaient à se posséder complètement et à pousser leurs exercices ascétiques jusqu'au bout, combien y en eut-il qui succombèrent aux tentations épouvantables auxquelles ils s'étaient exposés, et, sous le manteau du philosophe ou

les haillons de l'ascète, cachaient les plus abominables dérèglements.

Ces aberrations se sont poursuivies à travers le moyen âge, jusqu'à nos jours. Il existe encore de nombreux chrétiens qui considèrent la souffrance comme la suprême religion ; on pourrait presque dire que ce n'est pas le Christ qu'ils adorent, mais Siva, ou Kali, ou Dourga ; en un mot, une divinité qui se complaît dans la souffrance. On croirait, à les voir, qu'ils n'ont aucune confiance dans les promesses du Christ, et qu'ils ne comptent que sur eux-mêmes pour faire leur salut. Quelle immense duperie serait donc l'œuvre de la Rédemption si notre salut était si difficile à obtenir, et seulement au prix d'une existence misérable !

Avant d'aller plus loin, je tiens à dissiper un malentendu ; un chrétien a dit, et Papus l'a répété souvent : Quand vous voulez faire quelque chose, s'il existe deux moyens pour y arriver, choisissez le plus difficile. Si vous souffrez, demandez à souffrir davantage. — Moi je dis : Quand vous voulez faire quelque chose, choisissez le moyen le plus facile. Quand vous souffrez, demandez à ne plus souffrir ; si vous l'obtenez, réjouissez-vous, si vous ne l'obtenez pas, résignez-vous.

Il serait difficile d'être plus en désaccord. Mais ce n'est là qu'une apparence ; toutes les fois qu'on formule un principe, sans lui donner les développements qu'il comporte, on risque beaucoup de faire comprendre autre chose que ce que l'on a voulu dire, et même quelquefois tout le contraire. Je vais donc m'expliquer et je suis sûr que les auteurs que je critique penseront comme moi, et que tout malentendu disparaîtra.

Voici comment je complète les deux propositions que j'ai énoncées plus haut : Quand il y a deux moyens pour faire une chose, si le résultat n'a pas d'importance pour vous, choisissez le plus difficile, ce sera un excellent exercice : qui peut le plus peut le moins. Mais, si le résultat est important, ce n'est pas le moment de s'exercer, mettez toutes les chances de votre côté, choisissez le moyen le plus facile. Supposez que vous ayez deux moyens de traverser une rivière, passer sur un pont ou vous jeter à la nage ; si vous apercevez sur l'autre rive un homme qui

fait de vains efforts pour sortir de l'eau et qui est en risque de se noyer, ses forces étant épuisées, vous ne vous jetterez pas à la nage, vous traverserez le pont en courant et vous le saisirez par les bras pour le tirer de l'eau. Si vous êtes obligés de subir une opération chirurgicale, vous vous ferez endormir pour mieux la supporter. Mais si vous êtes *un peu* fatigué après une promenade, vous pourrez marcher encore un peu pour vous aguerrir.

Tout cela paraît un peu naïf, c'est tellement évident qu'on peut se demander pourquoi je prends la peine de l'écrire. Cela était cependant nécessaire, parce que je me suis aperçu que plusieurs personnes avaient pris cet enseignement à la lettre, et, dans leur désir de bien faire, s'égaraient dans une voie absolument impraticable.

Quand vous lisez les mystiques du moyen âge, et même d'époques plus récentes, vous voyez partout la recherche de la souffrance recommandée et pratiquée ; lisez Lidwine de Schiedam, de Huysmans, vous verrez ce que c'était que l'appétit de la souffrance.

Le B. Suzo écrit :

« *Le disciple.* — Seigneur, daignez répondre aux plaintes de ceux qui disent : L'amour de Dieu est véritablement d'une douceur extrême, mais ne le paie-t-on pas bien cher ! Pour le goûter, il faut supporter des croix, des épreuves cruelles; il faut endurer la haine, les persécutions et les mépris du monde. Dès qu'une âme veut entrer dans les voies de l'esprit et de l'amour, elle doit se préparer à toutes sortes de peines. Peut-on, Seigneur, trouver de la douceur dans ces afflictions, et comment permettez-vous qu'elles arrivent à vos amis ?

« *La Sagesse.* — Je n'ai jamais autrement traité mes serviteurs et mes amis depuis le commencement du monde. Je les aime comme mon père m'a aimé (Jean, xv, 9).

« *Le disciple.* — C'est de cela que les hommes se plaignent, Seigneur; ils disent qu'il n'est pas étonnant que vous ayez si peu d'amis...

« ... *La Sagesse.* — Toutes les croix et les afflictions me plaisent, quelle que soit leur origine, qu'elles viennent de la nature, comme les maladies; ou de la volonté, comme les pénitences; ou de la violence, comme les persécutions, pourvu que l'âme qui les souffre les rapporte

à mon honneur et à ma louange, et qu'elle ne désire en être délivrée que selon mon bon plaisir : plus ma croix est supportée avec joie et amour, plus elle m'est chère et précieuse... »

Et plus loin : « ... J'accorde mes grâces aux bons et aux méchants, mais je réserve mes croix aux élus, aux prédestinés. Examine et compare avec sagesse le temps et l'éternité; tu comprendras qu'il vaut mieux brûler cent ans dans une fournaise ardente, que d'être privé de la plus petite croix que je pourrais et voudrais donner. N'est-ce point une récompense infinie qu'on acquiert en supportant généreusement les afflictions ?... »

Se douterait-on que le même Suzo avait écrit vingt pages avant :

« *La Sagesse.* — Je suis l'amour infini qui n'est ni borné par l'unité, ni épuisé par la multitude; j'aime particulièrement et uniquement chaque âme; je te chéris, je m'occupe de toi comme si je n'en aimais pas d'autres, comme si tu étais seul au monde. »

Sainte Catherine de Sienne écrit :

« ... Ainsi donc souffrez avec courage jusqu'à la mort; ce sera le signe évident de votre amour pour moi. Après avoir mis la main à la charrue, ne regardez pas en arrièré par crainte de quelque créature ou de quelque tribulation. Réjouissez-vous au contraire dans vos épreuves... »

Et cependant Catherine de Sienne a très souvent de justes appréciations sur la souffrance; je vais bientôt citer un autre passage qui en fait foi.

Le P. Lallemant écrit :

« Comme Notre Seigneur n'a fait la rédemption du monde que par sa croix, par sa mort et par l'effusion de son sang, et non par ses miracles et par ses prédications · de même les ouvriers évangéliques ne font l'application de la grâce de la rédemption que par leurs croix et par les persécutions qu'ils souffrent. De sorte qu'on ne doit pas espérer grand prix de leurs emplois, s'ils ne sont accompagnés de traverses, de calomnies, d'injures et de souffrances... »

Il est inutile de multiplier ces citations, les souffrances ont été préconisées de tout temps comme désirables et agréables à Dieu.

Voyons maintenant ce que le Christ nous enseigne à cet égard et quelle est la cause de toutes ces aberrations.

Matthieu, x, 38. — Et qui non accipit crucem suam et sequitur me, non est me dignus.

Matthieu, xvi, 24. — ... Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, et tollat crucem suam, et sequatur me.

Marc, viii, 34. — ... Si quis vult me sequi, deneget semetipsum, et tollat crucem suam, et sequatur me.

Luc, ix, 23. — Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, et tollat crucem suam quotidie, et sequatur me.

Luc, xiv, 27. — Et qui non bajulat crucem suam, et venit post me, non potest meus esse discipulus.

Ici il n'y a pas d'illusion à se faire, tous ces passages sont identiques : « Si quelqu'un veut me suivre, qu'il prenne sa croix, qu'il se renonce lui-même. Celui qui ne veut pas agir ainsi ne peut pas être mon disciple. » Il y a d'autres passages dans lesquels on lit des choses analogues.

Mais, d'autre part, nous trouvons des passages tels que :

Matthieu, x, 16. — Ecce ego mitto vos sicut oves in medio luporum. Estote ergo prudentes sicut serpentes, et simplices sicut columbæ.

17. — Cavete autem ab hominibus. Tradent enim vos in conciliis, et in synagogis suis flagellabunt vos.

18. — Et ad præsides et ad reges ducemini propter me, in testimonium illis et gentibus.

. . . .

23. — Cum autem persequentur vos in civitate ista, fugite in aliam.

Comme vous le voyez, après avoir prévenu ses disciples qu'il les envoyait comme des brebis au milieu des loups, il leur recommande la prudence et la simplicité. Il les avertit des persécutions qu'on exercera contre eux et de tout ce qu'on leur fera souffrir à cause de lui ; puis il leur recommande de se soustraire par la fuite à ces persécutions et à ces souffrances.

En un mot l'enseignement est celui-ci :

Instruisez les nations, faites le bien partout, annoncez l'Évangile ; mais soyez prêts à porter votre croix, renon-

cez-vous vous-mêmes, car les hommes persécutent ceux qui leur font du bien. Je vous envoie comme des brebis au milieu des loups, mais, tout en continuant à être simples comme des colombes, soyez prudents comme des serpents. Vous ne devez jamais reculer devant votre tâche, mais quand vous verrez le péril proche et évident, fuyez ; allez continuer votre mission dans d'autres villes. Soyez toujours prêts à supporter toutes les souffrances, mais ne négligez aucune des précautions qui soient compatibles avec votre devoir.

Plus tard il dit encore :

Matthieu, xi, 28. — Venite ad me, omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos.

29. — Tollite jugum meum super vos, et discite a me quia mitis sum et humilis corde ; et invenietis requiem animabus vestris.

Si le Christ avait considéré la souffrance comme un élément essentiel de notre salut, il nous l'aurait recommandée ; il ne nous aurait pas dit : Venez à moi, vous tous qui souffrez et qui êtes chargés, je vous soulagerai. Il nous dit qu'il est doux et humble de cœur et il nous engage à nous soumettre à son joug pour trouver le repos de nos âmes. Il nous avertit enfin que son joug est doux et que son fardeau est léger.

Ou bien tout cela ne veut rien dire, ou bien cela signifie que tous les maîtres que nous pouvons servir sont durs et exigeants, qu'ils nous chargeront de fardeaux lourds et nous feront payer cher ce qu'ils nous donneront ; tandis que lui ne nous chargera que de fardeaux légers, nous consolera dans nos peines, et que nous ne trouverons que de la douceur en lui.

Cette interprétation est tellement la vraie que tous ceux qui se sont reposés sur le Christ, dans tous les temps, ont été consolés, encouragés et ont toujours trouvé une indulgence, une miséricorde qu'on ne peut trouver qu'en lui. Jamais le Christ n'a réellement répondu à ceux qui, dans leurs souffrances, ont eu recours à lui : Vous ne souffrez pas encore assez, je vais vous faire souffrir davantage. Shiva, Kali, Dourga, font pareille réponse, mais le Christ dit : Venez à moi, je vous soulagerai ; je suis doux et humble de cœur.

Du reste, le Christ n'a pas voulu venir en maître sur la terre, il est venu en ami, *pour nous servir :*

Matthieu, xx, 27. — Et qui voluerit inter vos primus esse erit vester servus.

28. — Sicut Filius hominis non venit ministraris ed ministrare, et dare animam suam redemptionem, pro multis.

Enfin le Christ a fait beaucoup de miracles pour guérir les malades et soulager ceux qui souffraient.

Comment concilier ces contradictions apparentes ? D'un côté le Christ dit : Si vous voulez me suivre, prenez votre croix ; de l'autre : Venez à moi, vous tous qui souffrez, et je vous soulagerai. Cette conciliation ne présente aucune difficulté, elle ressort d'un grand nombre de passages. Le Christ, je vous l'ai déjà dit, considère la souffrance comme une conséquence presque inévitable de la pratique du bien. Il ne dit pas : Souffrez pour m'être agréable, mais : Si vous voulez pratiquer ce que je vous enseigne, attendez-vous à souffrir. Quiconque n'est pas prêt à porter sa croix ne peut pas me suivre ; si vous voulez être mon disciple, vous vous attirerez toutes sortes de désagréments, quelquefois même la mort, il faut que vous braviez tout cela, que rien ne vous détourne de votre voie.

Si quelqu'un que vous aimez se trouve dans une maison incendiée, vous vous élancerez au milieu des flammes pour tâcher de le sauver. Vous ne vous en tirerez probablement pas sans quelques brûlures, par conséquent sans souffrance ; vous pourrez alors dire que vous avez souffert pour cette personne, mais ce ne sont pas vos souffrances qui lui auront été utiles. De même, dire qu'on souffre pour plaire à Dieu est une sottise comparable à celle que vous commettriez si, dans le sauvetage de tout à l'heure, vous faisiez exprès de vous brûler pour donner plus de prix à votre dévouement. Vous devez affronter la souffrance pour faire ce qui plaît à Dieu, mais non pas chercher des souffrances stériles.

En résumé, le Christ est venu nous donner l'exemple, il a vécu dans la pauvreté, il s'est exposé à mille dangers et a fini par mourir de la mort des criminels, pour nous montrer que la souffrance et la mort ne doivent pas être des obstacles à l'accomplissement du devoir. Si tous les hommes étaient bons, la cause principale de la souffrance serait supprimée.

Donc, quand vous souffrirez, vous demanderez à Dieu qu'il vous aide à mettre fin à vos souffrances, et vous ferez vous-mêmes tout ce que vous pourrez pour arriver à ce résultat. Si vous n'y réussissez pas, vous vous résignerez ; ne vous révoltez jamais, n'accusez jamais Dieu, ce n'est pas lui qui vous envoie des souffrances.

Mais, il y a des cas dans lesquels on doit demander des souffrances : Je veux faire du bien, des obstacles se dressent devant moi ; je lutte, les résistances augmentent. Je pourrais fuir et renoncer à ce que je voulais faire ; c'est là que serait le mal, ce serait une lâcheté, à moins qu'il n'y ait une disproportion évidente entre les obstacles et les moyens dont je puis disposer. Je dois redoubler d'efforts et dire : Je peine, je fatigue, je reçois des coups, mais je ne veux pas reculer ; les coups redoubleront, mes souffrances augmenteront, mais je poursuivrai quand même mon but. En réalité, j'ai bien demandé des souffrances supplémentaires, mais vous voyez de suite que ce n'est qu'une manière de parler, mes souffrances supplémentaires ne sont que la conséquence de mon obstination à arriver quand même.

Les luttes contre soi-même et les remords sont aussi des souffrances ; c'est ainsi que l'on peut bien dire que l'évolution se fait dans la souffrance, mais on se trompe quand on dit qu'elle se fait *par* la souffrance. Certes, il nous faut apprendre à vaincre la souffrance comme les autres difficultés, et c'est en cela qu'il faut de la souffrance pour compléter l'évolution, mais en cela seulement ; dans tous les autres cas la souffrance n'est pas le moyen, mais seulement le résultat de l'évolution. Aussitôt que nous voulons avancer, les adversaires se dressent devant nous et la lutte commence, par conséquent la souffrance.

Enfin, je l'ai déjà dit plus haut, il y a un cas où l'on serait blâmable d'affronter la souffrance, c'est quand on est sûr d'avance d'être écrasé ; on ne doit jamais entreprendre au delà de ses forces, il vaut mieux fuir devant une force irrésistible que de se faire broyer inutilement ou de subir une déroute (1).

---

(1) Le Christ nous enseigne cela :
Luc, XIV, 28. — Quis enim ex vobis volens turrim ædificare, non

Si vous êtes malades, soignez-vous et cherchez à guérir ; faire autrement serait un suicide, surtout si vous cherchez à augmenter la gravité de votre maladie.

Si on vous calomnie, défendez-vous et cherchez à prouver votre innocence. Laisser croire que le calomniateur a raison est un suicide moral. Vous avez le devoir de défendre votre réputation.

En général, si on vous attaque, défendez-vous.

Mais si la maladie ne cède pas à vos efforts, si vous succombez à la calomnie, etc., résignez-vous.

Quand vous avez combattu, vous avez le droit d'être vaincu, mais personne n'a le droit de déposer les armes avant d'avoir combattu, sauf le cas de disproportion dont j'ai parlé plus haut, bien entendu.

Maintenant demandons-nous pourquoi tant de saints ont préconisé la souffrance ; car enfin nous devons toujours trouver un déterminisme en tout, et il n'y a pas plus, pour nous, d'erreur *absolue* que de vérité *absolue*. C'est qu'il existe en effet des souffrances qui nous sont utiles, ce sont celles que je pourrais appeler les souffrances pédagogiques. De Maistre disait avec raison qu'un homme qui n'aurait jamais souffert serait insupportable. Seulement ces souffrances-là nous viennent d'elles-mêmes, nous n'avons pas à les rechercher.

Catherine de Sienne dit, dans son traité de la *Prière* :

« ... Il arrive souvent qu'en voyant marcher les autres par la voie d'une austère pénitence, on veut que tous

---

prius sedens computat sumptus qui necessarii sunt, si habeat ad perficiendum.

29. — Ne, posteaquam posuerit fundamentum, et non potuerit perficere, omnes qui vident, incipiant illudere ei.

30. — Dicentes : Quia hic homo cœpit ædificare, et non potuit consummare ?

31. — Aut quis rex iturus committere bellum adversus alium regem, non sedens prius cogitat, si possit cum decem millibus occurrere ei qui cum viginti millibus venit ad se ?

32. — Alioquin adhuc illo longe agente, mittens, rogat ea quæ pacis sunt.

Il ne faut pas commencer à bâtir une maison si l'on n'a pas assez d'argent pour dépasser les fondations ; si un roi voit qu'il n'a pas une armée suffisante pour lutter contre un autre roi, il doit demander la paix.

En d'autres termes, il ne faut jamais entreprendre plus que vos forces ne vous le permettent.

suivent la même route, et s'ils ne la prennent pas, on en est affligé, scandalisé, et on pense qu'ils font mal.

« Vois cependant quelle erreur. Souvent celui qu'on juge mal parce qu'il fait moins pénitence, fera mieux et sera plus vertueux, quoiqu'il ne pratique pas les austérités de celui qui murmure... »

« Je ne méprise pas cependant les pénitences ; car la pénitence est bonne à dompter le corps, quand il veut combattre contre l'esprit. Mais je ne veux pas, ma chère fille, que tu la prennes pour règle générale, parce que tous les corps ne sont pas égaux et n'ont pas la même complexion... »

Il y a des souffrances de *substitution* ou de *transfert :* les austérités qui ont été pratiquées par quelques saints, celles qui font partie de la règle de certains couvents se rapportent à cette catégorie. Il est certain qu'on peut prendre pour soi les souffrances des autres, et les en débarrasser, cela a été fait maintes fois. Voici comment les choses se passent : Pour diverses raisons, Pierre supporte des souffrances, des tentations qui sont au-dessus de ses forces ; Jean se sent capable de les supporter mieux que lui et accepte de prendre sa place. A partir de ce moment, Pierre est débarrassé, il ne souffre plus, il n'est plus tenté, mais Jean supporte tout ce que Pierre a cessé de supporter ; il en souffre pendant tout le temps nécessaire pour épuiser l'attaque, puis tout est terminé. Ces substitutions peuvent aller plus loin : Pierre a une maladie mortelle, Jean peut la lui prendre, Pierre guérit et Jean meurt.

Sainte Thérèse raconte à ce sujet un fait typique :

« ... Cet ecclésiastique m'écrivit que, grâce à l'heureux changement opéré en lui, il n'était plus depuis plusieurs jours retombé dans ce péché, mais que la tentation lui causait un supplice tel qu'il lui semblait être en enfer ; il me conjurait de continuer de le recommander à Dieu. Je fis de nouveau appel au zèle de mes sœurs, et c'était à la ferveur redoublée de leurs prières que Dieu devait accorder cette grâce. Au reste, elles ignoraient complètement pour qui elles priaient, et nul n'aurait jamais pu le soupçonner. Pressée par ma commisération pour cette âme, je suppliai Notre-Seigneur de vouloir faire cesser ses tenta-

tions et ses tourments; et je m'offrais à les endurer à sa place, pourvu que cela n'entraînât aucune offense de ma part. Je me vis ensuite pendant un mois tourmentée de la manière la plus cruelle; ce fut alors qu'eurent lieu ces deux attaques dont j'ai parlé. J'en donnai avis à cet ecclésiastique, et il me fit savoir que par la miséricorde de Dieu il respirait enfin de cette guerre acharnée des démons. Il s'affermit de plus en plus dans le bien, et resta délivré sans retour de la triste chaîne qu'il avait portée. Il ne pouvait se lasser de rendre grâce à Dieu et de me témoigner sa reconnaissance, comme si j'avais fait quelque chose. A la vérité, la pensée que Notre-Seigneur me favorisait de ses grâces avait pu lui être utile. Il disait que, lorsqu'il se voyait serré de plus près par la tentation, il lisait mes lettres, et qu'elle le quittait aussitôt. Il ne pouvait considérer sans un profond étonnement ce que j'avais enduré à son sujet, et comment il était resté affranchi de ses souffrances. Je n'en étais pas moins étonnée que lui... »

Un pareil transfert peut s'opérer d'une collectivité à une collectivité; il fut un temps où les couvents renfermaient des victimes volontaires dont les souffrances voulues et vaillamment supportées exemptaient le reste de l'humanité de bien des maux. Aujourd'hui, le mysticisme est mal vu des ecclésiastiques, le dévouement est en baisse partout, je n'oserais pas dire qu'il en soit encore ainsi dans les couvents; cela peut être, au moins dans un petit nombre, mais je préfère m'abstenir de tout jugement.

Cette théorie du transfert combinée avec celle du karma, que je vais vous résumer, vous aidera à comprendre pourquoi la Rédemption n'a pu s'effectuer qu'au prix des souffrances et de la mort du Christ.

Une partie des souffrances qui nous accablent sont déterminées à l'avance, elles sont la conséquence d'actes antérieurs. Vous connaissez le proverbe: Nous sommes les artisans de nos malheurs. Cela est partiellement vrai, tous nos malheurs ne proviennent pas de nos actes, mais une bonne partie en provient. Que les actes qui occasionnent des malheurs soient des actes voulus ou des imprudences, peu importe, le résultat est le même. Il est inutile de citer des exemples, il s'agit d'une vérité banale, personne n'en doute.

Mais ce qui est moins connu, c'est qu'une partie de nos souffrances provient d'actes que nous avons commis dans une existence antérieure. Pour accepter une pareille théorie, il faut d'abord croire aux réincarnations. Si l'on admet cette théorie, tout s'explique facilement, mais si l'on ne l'admet pas, il y a beaucoup de faits qui restent obscurs, dont on ne peut pas trouver l'origine. Quoi qu'il en soit, le fait que nos actes produisent tous des conséquences qui se feront sentir, soit dans la vie actuelle, soit dans une réincarnation, est ce qu'on appelle la loi de Karma ou de causalité.

Les Hindous prétendent que la loi de Karma est inéluctable, rien ne peut empêcher son accomplissement; nous sommes forcés de payer intégralement toutes nos fautes et toutes nos erreurs. Nous sommes dans la nécessité absolue de souffrir pour purger notre Karma.

S'il en était réellement ainsi, ces souffrances dépasseraient les forces humaines, et personne ne serait capable de se débarrasser de son karma; bien plus, ce karma irait toujours en se chargeant de plus en plus et finirait par nous écraser. Heureusement, la *Rédemption* est là pour nous venir en aide. Le Christ a souffert, une fois pour toutes, une somme de souffrances capable de purger tous les karmas. Au moment de la Passion, le *potentiel* de tous les karmas, passés, présents et futurs, a été transféré sur le Christ ; il en est résulté pour lui un vaste karma collectif qu'il a payé ou purgé en une fois par les souffrances réelles et actuelles qu'il a endurées. Telle est la vérité que notre initiation occidentale nous enseigne, et il n'y a pas besoin de beaucoup de réflexion pour voir combien elle est plus consolante que l'initiation orientale.

La situation est donc celle-ci : tous les péchés des hommes de tous les temps créent une somme de karmas considérable, mais tous ces karmas n'existent pas réellement, *actuellement* ; il y en a beaucoup qui sont seulement en puissance. D'un autre côté, le Christ souffre *actuellement*, réellement une somme de souffrances capable de brûler tous ces karmas et même un plus grand nombre. C'est ce qu'on peut traduire en disant que le Christ a payé d'avance, et, en effet, il dit lui-même qu'il se donne en rançon pour nous.

Cette situation étant donnée, que va-t-il se passer ? Je fais des péchés, je me crée un mauvais karma ; si je m'en tiens là, je suis obligé de le purger moi-même tôt ou tard. Mais si je me rappelle que ce karma fait partie du vaste karma qui n'existait qu'à l'état potentiel, et que le payement en a été déposé à l'avance, quand, par mes péchés, j'ai fait passer ce karma de l'état *potentiel* à l'état *actuel*, c'est-à-dire de l'état de puissance à l'état d'être, je peux me prévaloir de ce payement, faire appel au Christ, et une portion du payement effectué à l'avance va s'appliquer à mon karma et le purger. Le payement réel s'applique à un karma devenu réel, l'équilibre peut se faire : je dirais volontiers qu'il s'agit d'un transfert rétrospectif.

Je n'en dirai pas davantage sur ce sujet qui demanderait de plus grands développements, je n'en aurais pas le temps. Mais le peu que je vous en ai dit suffira pour vous donner une idée de ce qu'on appelle le *Mystère de la Rédemption*.

Enfin, il y a un genre de souffrance sur lequel je dois dire quelques mots, je veux parler de la pauvreté. On se figure assez volontiers que la richesse est un préservatif contre la souffrance. C'est une bien grande erreur ; la sagesse des nations dit bien que l'argent ne fait pas le bonheur ; mais on ne le croit guère et on répond volontiers : Si l'argent ne fait pas le bonheur, il y contribue grandement. Le principal souci d'un grand nombre d'hommes est de gagner de l'argent, de s'enrichir ; la plupart du temps, ceux qui y ont réussi subissent une grande déception, ils sont plus malheureux qu'avant. Il faut souffrir pour devenir riche et il faut souffrir pour conserver ce qu'on a acquis. Mammon ne donne ses faveurs qu'à ceux qui le servent et son service est dur.

Du reste, n'importe quel maître vous servirez sera dur et exigeant ; vous ne trouverez de la douceur que dans le service de Dieu.

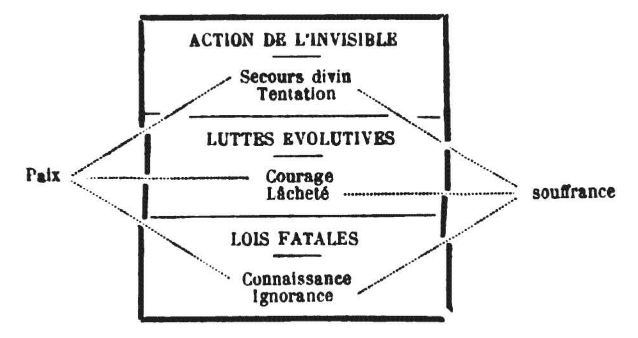
Le devoir de la société est de diminuer les souffrances de ses membres dans la mesure du possible. La civilisation a pour but de donner à tous la plus grande somme de bonheur possible ; elle n'y réussit pas toujours parce que l'œuvre humaine entre forcément en jeu, et toute œuvre humaine est imparfaite. Mais, en somme, la société fait ce

qu'elle peut, elle cherche à faire mieux, mais elle est une réunion d'hommes, et les hommes sont imparfaits. Si tous les hommes étaient bons, la souffrance serait presque vaincue. C'est un résultat auquel nous devons tous nous efforcer : ce qui est une utopie aujourd'hui sera une vérité pratique demain :

Les institutions sociales sont théoriquement bonnes, mais, seraient-elles mille fois meilleures, seraient-elles irréprochables, ce seront toujours les hommes qui les feront fonctionner, et les résultats seront médiocres. Comme partout : tant vaut l'homme, tant vaut la terre. Nous n'aurons le bonheur que lorsque les hommes seront tous bons, ce qui aura lieu dans la Cité de Dieu. Si cet idéal était atteint, la terre n'aurait plus de raison d'être, elle cesserait d'exister.

Je conclus en disant : L'homme doit toujours chercher à éviter la souffrance pour lui et pour les autres ; mais il doit l'accepter quand elle est inévitable. Murmurer ne servirait qu'à nous la rendre plus insupportable ; en nous résignant, au contraire, nous la diminuons considérablement. Nous devons marcher à notre but sans regarder en arrière, déblayer le chemin des broussailles qui l'encombrent, si nous le pouvons ; mais ne pas reculer si nous sommes obligés de nous blesser aux épines qui encombrent notre route. Fais ce que dois, advienne que pourra.

Voici maintenant un tableau qui résume les causes de la souffrance, avec en regard les causes de ce que j'appelle la paix, l'opposé de la souffrance.



Sous le nom de tentation, je range toutes les souffrances qui proviennent des attaques de l'adversaire ; ce sont les plus horribles, mais je ne fais que les signaler, parce que, pour bien décrire la tentation, il me faudrait une conférence entière, je la ferai peut-être un jour. On peut encore ranger le karma sous ce vocable. Les lois fatales, l'ignorance, sont le début de la formation du karma ; les luttes évolutives, la lâcheté parachèvent cette formation ; l'action de l'invisible réalise les effets du karma précédemment formé. Le reste est évident de soi-même.

Par contre, le secours divin, le courage et la connaissance sont des conditions de paix, de bonheur. Le secours divin nous fait triompher de la tentation, le courage nous met à même de lutter contre les forces destructives, et la connaissance nous donne les moyens de triompher.

On reconnaîtra facilement dans ces divisions la Providence, la volonté humaine et le destin de Fabre d'Olivet ; cette classification est une clef universelle.

D[r] F. Rozier.

ÉTUDES TENTATIVES

LE MATÉRIALISME

Nous avons dit, au commencement de nos études, que ce n'était qu'en prière qu'on pouvait aborder certaines questions, concernant la Divinité. Or le sujet que nous allons tâcher d'aborder aujourd'hui devrait, plus que tout autre, nous faire sentir notre parfaite impuissance. Et nous voudrions par conséquent aujourd'hui, plus que jamais, implorer l'aide de Celui qui pardonne toute chose.

Le matérialisme, considéré comme tel, sans auxi-

liaires et sans dérivatifs, n'aurait point d'issue possible. Ce n'est que grâce à la puissance de Dieu qui relie toutes choses entre elles, que le matérialisme n'est point encore un état désespéré. Car c'est dans l'enchaînement perpétuel des événements que se trouvent les circonstances atténuantes.

Le but de cette étude n'est donc point de disséquer le matérialisme et ses partisans, mais de voir quelles parties susceptibles d'évolution probable il comporte, de front avec ses assertions plus ou moins terre à terre et hâtives. Comme tout ce qui a puisé sa vie dans le monde inférieur, le matérialisme consiste principalement en son *enseignement* et se nourrit des discussions prolongées de ses adhérents. Ainsi que l'enfant n'est soumis à sa mère qu'au degré auquel il la comprend, le matérialisme n'est soumis à l'Esprit Divin qu'autant qu'il lui est conforme. Or, le matérialisme lui-même n'est point de nature mauvaise, il change d'aspect totalement, selon l'homme qui l'héberge ; et l'homme à son tour change selon qu'il avance dans sa voie. L'inertie qui le possédait précédemment le laisse ; il se sent vivre, mais n'est pas encore conscient d'autre chose que de sa vie terrestre, et par conséquent il devient matérialiste.

Un grand degré d'esprit est donc nécessaire pour le rendre susceptible d'autre chose. Nous pouvons posséder des qualités de l'âme qui proviennent de quelques efforts bien dirigés, ou bien d'un plus ou moins bon naturel, sans que pour cela notre esprit soit déjà à même d'entrevoir ou de pressentir son Créateur. Ceci est généralement le cas jusqu'au moment où nous

atteignons le point culminant entre la matière et Dieu, le point qui nous explique la matière qui, à son tour, ne peut plus nier l'esprit. Nos opinions ne sont que le résultat de ce que nous sommes, et ainsi que nous devenons plus clairs ou plus sombres, plus purs ou plus vils, nous amassons ou sommes au contraire forcés de perdre telle capacité ou telle opinion. Mais si l'esprit de lumière a une fois pris possession d'une des plus petites parties de nos êtres, ou individualités, soyons sûrs qu'il y reviendra et que si nous le secondons, c'est-à-dire *si nous n'entravons point* son œuvre, il la complétera en nous.

Nous avons cru trouver le repos dans la matière, mais la matière change selon l'esprit, qui seul est immuable, car c'est de lui que viennent toutes choses. Rien alors ne saurait être soumis à des règles intrinsèques, et, pour avoir raison toujours, il faudrait être un habitant du royaume céleste. Or, il nous est impossible de ne point nous tromper, car nous ne sommes qu'en train de chercher seulement, lorsque nous en arrivons au point d'être conscient de *ce* que nous cherchons, il nous est également impossible de ne pas trouver, car ce n'est point Dieu qui est perdu, mais nous-mêmes. Nous avons voulu bâtir une tour afin d'atteindre le ciel, et nos idiomes se sont confondus.

Que faire pour retrouver en nous ce point sensible, qui, rappelant l'esprit, pourrait nous le faire connaître?

Nous n'avons plus la paix au sein de notre conscience, et nous cherchons au loin ce qui pourrait rétablir cette paix, au lieu de chercher à la fixer en

nous-mêmes. La base de toute chose se retrouve dans le cœur de l'humanité, et la certitude du bien se renouvelle individuellement chaque fois qu'un homme se décide à prier.

Pourtant, on pourrait nous demander si nous ne sommes pas un peu rétrograde en conseillant de retourner vers le cœur de l'homme, car, nous dira-t-on, n'a-t-il point déjà servi et n'a-t-il été trouvé insuffisant à repondre à toutes les exigences, tous les désirs, que lui présentait sans cesse le genre humain? Sans doute, et l'on aurait parfaitement raison ; aussi ne le présentons-nous pas comme *but final* de l'existence, mais seulement comme *base indispensable*, comme chemin le plus direct vers l'infini.

Rien ne saurait être le *but* de l'humanité, et par conséquent rien ne saura jamais la satisfaire, sauf *seul* l'esprit divin du Dieu incréé.

Ce n'est que le moyen d'arriver à le contempler que nous tâchons d'éclaircir ici. C'est à cet effet seul que nous recommandons le *cœur* humain, car c'est de lui que découle l'amour qui éclaire toutes choses. L'*amour* nous fait voir et réellement connaître notre but final, l'*esprit*. Or, dans la connaissance *réelle* réside la compréhension de toutes choses. Acceptons ce qu'il nous est accordé de connaissances, éclairons-les par notre tendresse et tâchons de les accroître par la prière qui seule ne violente rien, mais ramène toutes choses librement et selon leur plein gré au ciel, qui est leur patrie véritable.

Le langage divin se résume et se traduit toujours pour nous, hommes terrestres, en et par la prière.

La prière est le joint qui relie la chair et l'esprit. Pas la prière stérile ou indifférente, mais celle qui s'effectue autour de nous. Il nous faut trois choses pour ramener notre corps à l'esprit : il nous faut les actes pour l'activité de la matière, la foi pour l'équilibre de nos âmes, et l'amour pour l'entretien du commerce vivant avec l'esprit. Quels actes, quelle foi et quel amour seront à même de réaliser à nos efforts ce paradis perdu ? Ouvrons les évangiles et nous verrons tracée, jour par jour et point par point, la vie nécessaire à notre amour. Le Christ seul connaissait alors, comme il le connaît maintenant, le sens intime de toute chose ; l'esprit est unique et ne saurait changer ; celui qui a vécu selon l'esprit hier le reconnaîtra aujourd'hui et ne pourra se tromper sur la route qu'il lui est donné de suivre.

Travaillons et cherchons dans nos *cœurs* avec soin, là est la seule vérité possible, ce que nous avons fait et ce que nous n'avons pas fait ; ce que nous avons aimé et ce que nous avons méprisé. Le cœur est la racine de la vie ; ce qui est venu de lui a été notre véritable chemin. Ce que nous avons aimé a été notre vie, et, selon ce qu'elle a été, elle sera jugée.

La vie c'est l'amour et l'amour c'est la vie qui conduit à l'esprit.

Le bien et le mal ne *subsisteront* point, car c'est l'amour seul qui *existe* par lui-même. Il dirige toute chose, répond à tout appel, car il est Celui qui a tout créé.

ZHORA.

ORDRE MARTINISTE

Par décision spéciale du Suprême Conseil de l'Ordre, le document suivant sera publié dans l'*Initiation*, organe officiel du Suprême Conseil.

ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE

Afin de dissiper bien des erreurs et de fausses interprétations, le Suprême Conseil de l'Ordre martiniste siégeant à Paris (France) a décidé de porter à la connaissance de tous les Frères martinistes répandus sur le territoire des États-Unis d'Amérique les décisions suivantes décrétées par le Suprême Conseil, seul pouvoir souverain de l'ordre martiniste et qui sont exécutoires dès leur promulgation.

CONSIDÉRATIONS PRÉLIMINAIRES

L'Étude de l'hermétisme et de ses diverses adaptations a été faite à toute époque par des réunions d'hommes choisissant eux-mêmes leurs élèves et distribuant gratuitement leur enseignement. Ces hommes se sont, dans tout l'Occident, déclarés humbles et fidèles disciples du Christ et ils ont été persécutés à toute époque par les divers clergés. Au XVIIIe siècle, un groupe de ces hommes, généralement connus sous le nom d'Illuminés, ou de frères de la Rose-Croix, ou de Philosophes inconnus, a revivifié et étendu le recrutement de ces assemblées augustes en créant, comme source de recrutement futur, les loges de maçons libres, qui ont, par la suite, donné naissance aux divers rites de la franc-maçonnerie.

Les illuminés et les francs-maçons forment donc deux ordres très distincts de groupes caractérisés principalement en ce que les illuminés prennent leur inspiration directrice d'en haut et que les francs-maçons

usent des élections et des appels à une majorité multiple devant imposer ses décisions à une minorité.

L'ordre martiniste actuellement établi aux États-Unis n'est pas un rite de la franc-maçonnerie à laquelle il n'a pas à se rattacher, c'est une chevalerie chrétienne laïque formant une branche rattachée au grand tronc de l'Illuminisme chrétien. Cette branche se rattache directement au fondateur des enseignements et des études cultivés dans l'ordre, Louis-Claude de Saint-Martin, et, par lui, à toute la chaîne des illuminés chrétiens dans le Visible et dans l'Invisible.

Le Suprême Conseil constitué à Paris pour l'administration des groupes d'initiateurs libres travaillant sous forme de loges a régulièrement nommé des délégués et des inspecteurs dans toutes les contrées où a pénétré l'influence du martinisme, et ces délégués ont tous accepté et respecté les statuts fondamentaux grâce auxquels ils avaient reçu leurs pouvoirs, qui sont toujours révocables par le Suprême Conseil, seule autorité souveraine de l'Ordre. Le Suprême Conseil a la garde des archives de l'ordre, anciennes et modernes, et des grades de l'Ordre encore restés ésotériques, entre autres du grade de Rose-Croix martiniste et de tous les rituels de ces grades.

Le Suprême Conseil a aussi le devoir de maintenir absolument la liberté des membres de l'ordre et d'empêcher que cette liberté soit jamais entravée par un serment qui enchaîne le récipiendaire, puisque aucun martiniste ne doit prêter un serment de ce genre, car le martinisme n'est pas une société de conjurés ni une société secrète s'occupant de politique. Or, comme illuminé, tout martiniste a, non seulement le droit, mais le devoir d'étudier les symboles et les enseignements de tous les rites et de tous les grades maçonniques dont les illuminés possèdent les véritables clefs.

Or, nos frères d'Amérique (États-Unis), autorisés à constituer par exception une réunion de délégués des loges, ou Grand Conseil, ont émis la prétention d'obliger le Suprême Conseil à restreindre la liberté d'études des martinistes en les empêchant de connaître et d'étudier dans leurs loges les symboles des rites et des grades

de la franc-maçonnerie. Le martinisme n'a pas à restreindre son enseignement, car il ne demande pas à ses membres chargés de reconstituer les sociétés symboliques, si elles s'écartent de la voie primitive, de se soumettre à une telle atteinte à leur liberté. Voilà pourquoi le Suprême Conseil a décidé de rappeler les frères des États-Unis à l'exercice de leur liberté.

On cherchera à déguiser cette tentative pour détruire la liberté des études des martinistes, sous des questions administratives à laquelle aucun frère martiniste des États-Unis, non enchaîné par des serments à d'autres centres, ne se laissera tromper.

Au cours de son enquête, le Suprême Conseil a été amené à aborder l'étude d'autres questions subsidiaires concernant la propagande de l'ordre martiniste aux États-Unis. La tolérance qui existait jusqu'à présent au point de vue financier doit être abolie et l'Initiation à tous les grades de l'ordre martiniste doit être faite gratuitement à dater de maintenant. L'ordre martiniste est une chevalerie et non un commerce et ne doit rien demander aux initiés. Les initiateurs et les officiers doivent supporter les frais.

De même, le Suprême Conseil s'est vu dans la nécessité de ne pas accepter la proposition faite par certains FF... des États-Unis de restreindre les pouvoirs accordés aux femmes dans l'Ordre. Les femmes devront toujours être traitées sur le pied d'égalité absolue avec les hommes, dans toutes les formations régulières de l'Ordre.

Enfin nous ne devons pas oublier que les initiateurs libres forment le réservoir véritable des organisations futures de l'Ordre. Aussi, loin de restreindre la section des initiateurs libres, ne dépendant d'aucune loge, et manifestant réellement le principe de l'initiation telle que l'avait comprise Louis-Claude de Saint-Martin, N... V... M... nous demandons l'extension active de ces initiateurs libres aux États-Unis et nous prierons notre Inspecteur général de veiller spécialement à cette propagation de l'Ordre dans tous les États de l'Union et nous donnerons toutes facilités aux FF... pourvus du troisième grade de l'Ordre pour agir dès à présent à

titre d'initiateurs libres. Le Suprême Conseil mettra à leur disposition tous les diplômes nécessaires. Il est inutile de faire remarquer que toutes les initiations libres doivent être transmises gratuitement et aux frais de l'initiateur.

Enfin le Suprême Conseil croit devoir prévenir les frères martinistes des États-Unis qu'il s'est légalement assuré la propriété des cachets et des diverses marques destinés à être placés sur ses publications et sur ses revues et qu'il maintiendra ses droits.

En résumé, désirant conserver à tous les membres de l'Ordre leur liberté, en tant qu'illuminés, d'étudier tous les symboles et tous les grades des divers rites maçonniques;

Désirant garantir aux sœurs les mêmes grades et les mêmes honneurs qu'aux frères, dans toutes les formations de l'Ordre;

Désirant ramener les formations des États-Unis à conférer gratuitement l'initiation martiniste, sans distinction de rang, de caste ni de fortune;

Désirant enfin permettre à l'Ordre de rester libre de toute attache et de tout accaparement maçonnique ou autre.

Les décisions suivantes du Suprême Conseil seront portées à la connaissance de tous les Martinistes des États-Unis d'Amérique.

DÉCRET DU SUPRÊME CONSEIL MARTINISTE
DU 13 FÉVRIER 1902 (E. V.)

1. A dater de ce jour, le règlement des loges élaboré par le Suprême Conseil de l'Ordre est applicable à toutes les formations martinistes sans exception, y compris les États-Unis d'Amérique.

2. Le poste de souverain délégué général pour les Etats-Unis est supprimé. Il est remplacé par un poste d'inspectrice générale de l'Ordre, et ce poste est confié à Mme Margaret B. Peeke, de Sandusky (Ohio), seul membre de l'Ordre aux États-Unis possédant le grade de Rose-Croix de l'Ordre martiniste.

Mme Margaret B. Peeke est chargée par le Suprême Conseil de nommer un délégué général pour chaque

État de l'Union et de délivrer toutes les chartes régulières de l'Ordre, qui devront porter l'estampille du Suprême Conseil.

3. Le Suprême Conseil déclare nulles et non avenues toutes les décisions des présidents ou des délégués des loges martinistes, tendant à restreindre la liberté des membres de l'Ordre en ce qui concerne leurs études sur les divers symbolismes.

4. A cet effet, toutes les loges martinistes des États-Unis sont déclarées affranchies de la dépendance du grand Conseil qui est dissous. Toute loge réfractaire sera rayée des contrôles de l'Ordre, sera privée de la communication des archives,et aucun de ses membres ne recevra l'initiation aux grades supérieurs de l'Ordre.

5. Toutes les initiations doivent être gratuites, et il est interdit aux initiateurs de recevoir une somme quelconque pour la réception. Tous les membres de l'Ordre pourvus du grade de S... I... ou troisième degré sont déclarés autonomes et sont autorisés à conférer directement l'initiation aux premier, deuxième et troisième degrés de l'Ordre et à créer ainsi directement, et en dehors des loges, des initiateurs et des initiés libres. L'inspectrice générale fournira toutes les chartes et tous les renseignements nécessaires à cet effet.

6. Le grade de Rose-Croix martiniste est déclaré transmissible aux sœurs et aux frères des États-Unis d'Amérique, à dater d'un an de stage dans les formations qui se seront soumises au présent décret et qui auront sauvegardé la liberté absolue de leurs membres.

7. Le présent décret a été formulé à l'unanimité par tous les membres dignitaires du Suprême Conseil de l'Ordre :

Papus, Sédir, Jacques Burg, Bielle, Sisera, Phaneg, Sabrus, A. Comte.

Membres de la Commission exécutive du Suprême Conseil.

UNE PHOTOGRAPHIE DU CHRIST

On n'a pas oublié que, lors d'une exposition d'objets sacrés qui eut lieu à Turin, il y a quatre ans, un photographe obtint la permission de prendre un cliché du Saint Suaire, conservé en la cathédrale de Turin. Or, en développant la plaque, une image du Christ apparut aux regards du photographe étonné. Dans la *Vérité française*, M. Georges-Clément Félizet écrit à propos de ce cliché :

« Ce cliché arriva, par hasard, entre les mains d'un maître de conférences à la Faculté des sciences ; je l'ai vu. C'est bien le portrait du Christ tel que nous l'a transmis la légende ; le nez m'a semblé cependant plus long et plus droit qu'on ne le représente d'ordinaire. Ce maître de conférences, qui va incessamment publier le résultat de ses travaux, chercha comment ce phénomène de photographie, — je ne dis pas ce miracle — avait pu s'effectuer. Et voici ce qu'il trouva : beaucoup d'aromates employés pour les ensevelissements — entre autres le bitume de Judée — sont des substances photogéniques, c'est-à-dire reproduisant des images sous l'influence de la lumière ; après quelques tâtonnements, il retrouva — ou à peu près — la composition de ces liquides aromatiques et apprit de plus, par les textes que les corps et les linceuls en étaient induits. Il fit alors des expériences avec des pièces de monnaie enveloppées dans des linges : la photographie de ces linges donna toujours très nettement et très visiblement des *positifs*. Aujourd'hui, des démarches sont faites auprès du pape, du roi d'Italie et de l'archevêque de Turin pour avoir l'autorisation de photographier à nouveau la précieuse relique.

« Ces expériences feront bientôt l'objet d'une communication à l'Académie des sciences de Paris. »

Bibliographie

Le Sar Péladan, *Pereat* (Flammarion). — La foi catholique semble perdre, de plus en plus, son influence sur les âmes : seules, les âmes craintives et de peu d'intellection resteraient sous l'égide du formidable « égrégore » qui possède la lettre de la Vérité. Et un catholicisme plus large, où se fusionneraient sans confusion les protestantismes et les hérésies, un catholicisme aussi affirmatif quant au dogme, mais plus indulgent dans l'application, une religion sachant adapter la Toute-Vérité à la vie pratique, et cela se peut concevoir possible puisque Jésus l'a réalisé et que la bonne volonté des fidèles aiderait efficacement la venue de la Grâce, un catholicisme plus chrétien pourrait être la religion souriante et scientifique de l'avenir.

Pereat est un roman, ou un poème symbolique, ou une histoire de vie réelle, une œuvre dont le principal mérite est l'originalité. Ce serait le plus bel éloge à adresser à un des écrivains médiocres et rabâcheurs qui encombrent la boutique contemporaine. Un penseur initié, comme Péladan, nous doit mieux qu'un livre original : il nous semble qualifié plus qu'aucun pour l'œuvre d'harmonie et de haute portée. Il est vrai que l'amphithéâtre des sciences mortes est pour l'auteur sans doute la cassette secrète d'où émanent les quintessences et les élixirs. Mais le *Traité des Antinomies*, le dernier paru, n'étant parvenu que fort tard entre mes mains indignes, j'en veux faire une lecture plus longue avant d'exprimer ici ce qu'à mes yeux il apporte à la pensée humaine.

Je ne ferai donc aujourd'hui que raconter en deux mots, pour ceux qui ne l'auraient pas lu, l'histoire de *Pereat*. Un jeune homme, bon, une jeune fille, pure, tous deux religieux, s'aiment et sont destinés à s'unir. L'avarice paysanne du père d'Isabelle rompt brutale-

ment les fiançailles, et ce rustre enrichi contraint sa fille à épouser un officier superficiel et endetté, qui la viole. Elle se retire avec sa mère dans l'isolement et la pauvreté et se met à traduire Jacob Bœhme (1). Le jeune homme, vierge à vingt-sept ans, pour éviter la fornication, suit le conseil d'un vieux prêtre et épouse la femme de chair qui l'a tenté. Un vieux bibliothécaire, Salgas, savant et bon, religieux et peu catholique, et ami profond, machine très habilement les deux divorces nécessaires. Le vieux prêtre, qui avait uni par un sacrement indissoluble les prurits de Maurice et de la démoniaque Anna, ne veut pas bénir le nouveau mariage de Maurice et d'Isabelle, âmes élues pour l'union parfaite. C'est la *loi* de l'Église, la décision du saint Concile de Trente. Les purs époux ont beau invoquer la loi de Dieu, charité, amour, intelligence, le vieil abbé, sincèrement, leur répond : anathème, *anathema sit*. Si le pécheur *ne peut* obéir à la dure loi autoritaire du code romain qui heurte dans son cœur le sentiment chrétien : *Pereat* ! prononce le prêtre, au nom du Concile.

Après onze ans de *bonheur* béni du ciel, d'union harmonieuse, de paix, de pureté conjugale, de vie en beauté, Isabelle tombe malade et fait appeler le prêtre. Salgas voyage. Le prêtre refuse à la « concubine » l'absolution qu'il donnerait à l'adultère, au criminel. Il exige, de la mère moribonde, le serment sur l'Evangile de quitter son mari et ses enfants, si elle guérit. Elle va mourir, par esprit d'obéissance et pour paraître en état de grâce devant Dieu elle balbutie la formule soufflée par l'abbé. Dès qu'elle est revenue à la vie, impossibilité de tenir sa parole, combats en sa conscience, en son cœur, en sa chair, consultation du vieux prêtre : *Pereat* ! Elle se suicide. L'abbé ayant obéi au dogme « abandonne son ministère », en disant : « Il y a dans l'Eglise des lois antichrétiennes... Il est dit : Homicide point ne seras, et j'ai tué. »

L'œuvre est hautement poignante. Il y a des détails de grand intérêt et de première valeur esthétique. Des

(1) Tout comme Sédir.

scènes de démonomanie, de magie noire, puérile et déshonnête, supérieurement traitées, avec la mesure voulue. Des scènes d'un pathétique sublime (Maurice et Isabelle à Saint-François-de-Sales, la mort d'Isabelle) où le cœur vibre très haut et loin de la banalité. Des discussions théologiques qui ont leur écho dans toutes les âmes pensantes. Nombre d'autres qualités littéraires, morales, philosophiques. Quelques défaillances : la même scène revient sans progression d'intérêt intérieur ; Salgas apparaît un peu trop *Deus ex machina*, alors que, dans la réalité, les circonstances jouent si bien ce rôle ; un peu de négligence dans les détails matériels de la composition. Mais c'est vouloir être minutieux que de les signaler.

Ce qu'il faut retenir, c'est la noble et continue impulsion que Péladan donne à l'âme moderne. Il a formé et éduqué un grand nombre d'intelligences de la génération qui vient après la sienne. Tout en souriant de ses pourpoints archaïques, et en regrettant des faux pas d'individualisme, nous avons admiré sa tâche et aimé le don magnifiant de sa parole. Il nous fut, lui aussi, un frère aîné. Il demeure, mieux et en même temps qu'un artiste, un pasteur.

SABRUS.

JEHAN RICTUS, *Cantilènes du malheur* (Sevin et Rey, 1 fr. 50, édition artistique, avec une pointe-sèche de Steinlen).

Le poète des *Soliloques du pauvre* et de *Doléances*, qui nous avait déjà donné des poèmes de douleur sociale et d'âpre révolte, issus d'une divination personnelle du sens profond de la vie, et éclairés d'évocations de Beauté et de Justice fraternelle, nous dit ici, très simplement, des choses poignantes d'une humanité plus « intérieure » sous le même voile de rudesse verbale et de réalisme argotique. C'est : *Jasante de la Vieille*, lamentation de la mère du condamné, au cimetière d'Ivry, la seule qui « l'excuse et le pardonne » et qui reste « la plus punie », en somme. Le romantisme inévitable y est évité ; c'est d'un réalisme sobre, direct et tragique. *Les Ingrats*, conte de Noël pour les en-

fants... des autres, complainte d'un symbolisme amer, « pas un seul enfant de la terre entière » n'ayant dit « merci » à l'Enfant Jésus pour « tous les cadeaux et les sucreries, avec un petit morceau de son cœur » ; et l'Enfant Jésus, ayant fermé « la croisée de son Paradis », pensant « tout bas n'avec un soupir :

Ça sera ainsi et toujours ainsi !
Pas la premièr' fois qu'ça m'est arrivé.

On sent que l'idée de la *Promesse* tourmente le poète impatiemment désireux du règne d'amour. Le *Fou volé* combien triste aux cœurs adolescents... et aux autres, et que profondément humaine, cette complainte mise dans la bouche d'un fou détraqué par les socialités mau vaises. Poème de belle venue, d'une émotion vivante et allante, à la note juste, où l'ironie rapide effleure inoubliablement.

Ce « fou », on lui a volé son amour.

« Alors, vous pensez, je fus mécontent ;
Car enfin, si on vous prend vos valeurs,
Vous avez recours contre le voleur !
Mais quelqu'un, Monsieur, qui vous prend la vie,
Quelqu'un qui s'enfuit avec votre cœur,
Vous ne pouvez rien, dit-on, contre lui. »

Il s'en va par la capitale

« A la découverte, à la reconquête. »

« Et chaque voiture à peu près rapide
Où s'abritait un minois gracieux
Nous figeait debout, tremblant et stupide,
Et en s'éloignant tirait nos boiaux,
Lesquels s'enroulaient autour des essieux. »

Il croit entrevoir enfin, un jour, sa silhouette.

« Oh ! Monsieur, vraiment quelle horrible fête !
Sitôt entrevue, sitôt empoignée,
Sitôt étranglée avec mon foulard. »

« Valait-elle autant de pleurs ? Qui le sait ! »

Mais les

« Gouines de malheur qui l'ont conseillée
N'affirmeront plus que l'on n'en meurt pas...
Et nous n'irons plus avec notre amour
Sous les bosquets verts ou sur l'herbe tendre,
Au temps où la fleur va se marier,
Où le rossignol est doux à entendre,
En mai... dans les bois... quand pointe le jour. »

Certains détails sont des trouvailles que, seul, un sincère amour de l'art peut amener. Le style ne plaît pas à tout le monde, à cause de l'argot, à cause des apostrophes. On ne peut nier que ces poèmes soient œuvre d'une âme de poète, d'un cerveau d'artiste original, et animés d'un souffle nouveau. S.

La Rénovation religieuse (*Doctrine et pratiques de haute Initiation par un serviteur du Christ*).

Sous ce titre, il a paru à la librairie Fischbacher (33, rue de Seine) un volume in-8, que je crois de la plus haute importance pour tous ceux que les questions ésotériques intéressent, autant dire tous les lecteurs de *l'Initiation. Ce n'est pas du tout un ouvrage* théologique, quoique écrit par un très fort théologien, qui fut un ami de la duchesse de Pomar. En voici un très curieux passage qui explique *pourquoi l'être humain a dû se matérialiser* :

« La création psychique comprend les six jours ou époques (de la Genèse) ; et c'est après le repos du 7e que la projection s'opère sur le plan matériel... Cette projection a pour but de créer les personnalités ou individualités. La souche psychique de tout ce qui existe, en chaque genre, forme une masse indivise, un réservoir d'où la vie s'échappe pour se personnifier en une multitude de sujets, qui revêtent des formes déterminées ; pour l'homme, c'est la masse *adamique* dont parle saint Augustin. *Si la projection n'avait pas lieu, aucun être n'aurait son existence propre.* »

Comme on le voit par ce passage, ce livre est celui d'*un voyant*, autant que d'un théologien.

A. Erny.

Le Roi Mage, par PIERRE DES CHAMPS. Étude sur les mystères antiques et sur leur part d'influence dans les origines chrétiennes. 1 vol. gr. in-8, avec 100 illustrations, couverture en couleurs. Prix : 7 fr. 50.

Un beau livre, celui-là, intéressant et utile et qui joint à une très bonne documentation le charme d'une légende. La science n'encombre pas la fiction, ne glace pas l'émotion, elle est au contraire la vie même, la vie secrète qui anime toute l'œuvre. On aime à cheminer de concert avec ce mage et cette princesse ou Bella sa fille qui fait songer aux princesses savantes du Sar Peladan, à l'Isis du comte de Villiers, sur les routes merveilleuses d'Orient. Là s'ouvrent à chaque pas de nouvelles perspectives sur le devenir et l'origine de l'homme, de la nature et des dieux.

Et que de beaux paysages où l'esprit se repose de ses aventures, s'ouvre à la vie de la terre toujours belle et dont la *réalité* est la meilleure réfutation de nos idées abstraites. L'auteur nous initie aux plus profonds arcanes, nous conduit jusqu'au sein de ces cryptes où s'allient le mystère et la volupté, et quel symbole dans l'histoire de ce mage qui porte la myrrhe à un Christ enfant dont la vie est tout entière consacrée à le revoir et qui le trouve enfin, mais entre deux voleurs, au Calvaire. Le charme et l'émotion du récit suffiraient pour le recommander auprès de tous, mais combien l'intérêt philosophique du livre le rend plus précieux aux yeux de ceux qui s'intéressent à la doctrine secrète, de ce public lettré surtout qui s'occupe de l'histoire des transformations du sentiment religieux dans les Sociétés antiques.

Le *Roi Mage* est une preuve de plus que l'occulte a été le vrai précurseur de l'Evangile, le Messie du Messie et qu'il en sera peut-être le dernier témoin.

N. S.

Nouvelles observations sur un cas de somnambulisme avec glossolalie, par TH. FLOURNOY, 1 vol. in-8 avec 21 figures dans le texte. Prix : 5 francs (Paris, Félix Alcan, éditeur).

Ce livre est la suite et l'on peut ajouter l'épilogue

de l'ouvrage publié en 1900 par M. le professeur Flournoy, de l'Université de Genève, sous le titre *Des Indes à la planète Mars, étude sur un cas de somnambulisme avec glossolalie*, qui fut fort remarqué lors de son apparition. L'auteur rapporte les dernières observations qu'il a eu l'occasion de faire sur la somnambule qu'il avait présentée dans ledit ouvrage et dont il considère l'étude comme actuellement terminée pour lui, du moins.

Chemin faisant, M. Flournoy répond aux critiques et aux polémiques suscitées principalement par les organes de sociétés spirites, occultistes et théosophiques, revendiquant le droit de présenter des observations scientifiques rigoureuses sans en déduire des conséquences hasardeuses et invérifiables.

Mme Piper et la Société anglo-américaine pour les recherches psychiques, par M. SAGE, préface de CAMILLE FLAMMARION (Prix : 3 fr. 50).

En France, le psychisme n'est pas encore devenu une science exacte et positive ; ou, du moins, les hommes qui étudient les faits troublants du psychisme avec toute la rigueur scientifique sont rares et éparpillés. Il n'en est pas de même en Angleterre. La Société anglo-américaine pour les recherches psychiques a fait du psychisme une science aussi exacte que les autres, et les résultats obtenus sont déjà surprenants.

Dans *Mme Piper et la Société anglo-américaine pour les recherches psychiques*, M. Sage nous fait, dans un style facile et remarquablement clair, l'exposé des expériences poursuivies pendant quinze ans par cette Société avec le médium américain Mme Piper. Ces expériences, où toute fraude a été rendue impossible, sont certainement au nombre des travaux les plus étonnants et les plus importants de la science contemporaine : d'immenses horizons s'ouvrent devant nous.

C'est un volume passionnant que nous présentons au public aujourd'hui, un de ces livres qui doivent faire sensation.

Nouvelles diverses

Le journal *la Thérapeutique intégrale* reparaît mensuellement à dater de février 1902. La liste de nos anciens abonnés ayant été momentanément égarée, nous leur serions reconnaissants de nous envoyer leur nom et leur adresse, et le service du journal leur sera fait gratuitement pendant six mois. L'abonnement est de 2 francs par an pour la France et 3 francs par an pour l'étranger. Ce petit journal publie des études curieuses sur la médecine hermétique et l'homéopathie. On peut souscrire 87, boulevard Montmorency, Paris (XVI[e]).

Le Spiritisme à Berlin.

Berlin. — Nous avons signalé la guerre acharnée que fait Guillaume II au spiritisme et à l'occultisme. Il tente d'arrêter par le ridicule la propagation de ces théories; la police vient d'arrêter, au cours d'une séance, des spirites et un médium, Mme Anna Rothe, après les avoir convaincus de supercherie. Les pratiques spirites avaient gagné l'entourage de Guillaume II.

Les poursuites intentées au médium spirite Anna Rothe menacent de dégénérer en un procès monstre.

En effet, jusqu'à présent, plus de 150 personnes ont déjà déposé des plaintes contre le médium, qu'elles accusent d'escroquerie. On s'attend à des révélations sensationnelles au cours du procès.

Les Spirites en Allemagne.

C'est surtout à Berlin qu'ils ont élu domicile. Les médecins qui s'adonnent aux expériences surnaturelles ne sont point rares, mais beaucoup plus nombreux encore les charlatans. L'autorité berlinoise a voulu faire cesser les abus auxquels le développement anor-

mal de certaines pratiques exposait la crédulité publique.

Une perquisition a été faite au domicile d'un médecin spirite. On n'a pas été peu surpris des noms inscrits sur les listes des adeptes. Si on les publiait, paraît-il, la révélation ferait scandale.

*
**

Dans la dernière promotion des officiers de l'Instruction publique, nous avons relevé le nom de notre ami Serge Basset ; nous le félicitons ici au nom de tout le spiritualisme.

LIVRES REÇUS

Notre collaborateur Serge Basset vient de faire paraître chez Stock un beau roman dramatique, *Comme jadis Molière*, où une intrigue très hardie sert de prétexte à des développements philosophiques où l'on reconnaîtra le métaphysicien occultiste doublé d'un poète enthousiaste.

Nous recommandons tout spécialement le dernier volume de Papus qui vient de paraître dans la « Bibliothèque de Philosophie contemporaine », chez Alcan (1 vol. in-8, 2 fr. 50), sous le titre : *l'Occultisme et le Spiritualisme*.

Ce volume offrira aux occultistes instruits des données toutes nouvelles sur l'analogie et la constitution des tableaux analogiques ainsi que sur la sociologie et beaucoup d'autres sujets techniques. La modicité de son prix en fait un excellent volume de propagande destiné aux esprits scientifiques qui veulent se rendre vraiment compte de l'étendue des théories occultistes.

Journal de l'homme des cathédrales, mensuel. — J'ai sous les yeux cet étrange journal qui porte en première page le portrait de l'*homme des cathédrales* dans son costume devenu maintenant classique. J'ai beaucoup connu

Mérovak à Poitiers et je vois avec plaisir qu'il est demeuré le même. En ce temps-là, nous parlions ensemble de cette gazette qu'il aspirait à fonder. Qui donc aura connu la joie des réalisations? Le numéro déjà un peu ancien que j'ai sous les yeux est intéressant : je songe involontairement, devant ces tours en ruines qui en remplissent les pages, à Rodenbach qui fut un carillonneur lui aussi, mais qui du moins n'eut pas le petit péché qui dans Mérovak choque peut-être un peu : l'amour des couleurs vives, le désir du bruit, l'acclamation de la *hurle* qui fait pleurer, semble-t-il, le beau visage de silence du Passé. N. S.

Prime à nos Lecteurs et Abonnés

Beaucoup de nos lecteurs demandaient des gravures représentant les diverses phases de l'initiation dans l'antique Égypte. Christian et Lenoir, dans leurs ouvrages, avaient déjà donné des gravures de ce genre ; mais la totalité des épreuves n'était pas figurée. Or, il se trouve que, dans un volume intitulé *le Pouvoir suprême* et écrit sous forme de roman, toutes ces illustrations ont été réunies avec beaucoup d'autres.

Voulant faire profiter nos lecteurs de cette aubaine, nous avons obtenu pour eux des réductions considérables sur ce volume. Il suffira donc à chacun de nos lecteurs ou abonnés d'envoyer à M. Chacornac, 11, quai Saint-Michel, Paris, la somme de *trois francs* pour prendre ce volume au magasin et de *trois francs cinquante* pour le recevoir franco à domicile, dans tous les pays. Ce magnifique volume a 336 pages et renferme près de 100 figures, parmi lesquelles on retrouve toutes les phases de l'initiation aux anciens mystères. Pour obtenir la réduction, on est prié de bien spécifier qu'on est lecteur ou abonné de l'*Initiation*.

Le Gérant : ENCAUSSE.

Paris-Tours. — Imp. E. ARRAULT et Cie, 9, rue N.-D.-de-Lorette

AVIS A NOS LECTEURS

*Les œuvres de Louis-Claude de Saint-Martin ont été rééditées sous la direction de l'***Ordre Martiniste.**

Chacune de ces rééditions est absolument conforme à l'original. Il est donc inutile de payer 25 ou 30 francs des volumes qu'on peut avoir à bien meilleur compte dans leur texte intégral.

On trouvera à la **Librairie Paul OLLENDORFF,** 50, *Chaussée d'Antin :*

LE TABLEAU NATUREL

Des rapports qui existent entre Dieu, l'Homme et l'Univers

Un volume in-8 au prix de **7 francs**

ET

L'Homme de Désir

Un volume in-8 au prix de **7 francs.**

Ces rééditions sont tirées à petit nombre d'exemplaires et seront vite épuisées. Nos lecteurs doivent donc se presser.

Prime aux Lecteurs de l'INITIATION

Contre remise de ce bon, le volume « le Tableau Naturel » sera vendu **cinq francs** *au lieu de sept, port à la charge de l'acheteur.*

Paris-Tours. — Imp. E. Arrault et Cie, 9, rue Notre-Dame-de-Lorette.